

Cinémémoire.ch

Une histoire orale du cinéma suisse

La production en Suisse romande à l'époque du « nouveau cinéma » (années 1960-70),
télévision et réseaux

Entretien avec Hugo Corpataux

Tentlingen, le 29 novembre 2011

Questions : Laurence Gogniat

- 1. Enfance**
- 2. La vente de projecteurs**
- 3. Projectionniste ambulant**
- 4. Location et distribution de films : Cortux et Selecta-Film**
- 5. Production et expositions nationales**
- 6. Expo 64 : *Un peuple jeune, un vieux pays***
- 7. Quelques pas en politique**
- 8. La Fête des vigneron**
- 9. Distribution de films et rencontre avec le Pape Jean Paul II**
- 10. Fréquentation des festivals et Festival de Fribourg**
- 11. L'histoire de la copie du *Juif Süss***
- 12. Que faire de la copie du *Juif Süss* ?**
- 13. Le film *Juif Süss* et la propagande nazie pendant la guerre**
- 14. La copie du *Juif Süss* transmise à la Cinémathèque**
- 15. Avenir du cinéma**

1. Enfance

L. G. *Nous sommes le 29 novembre 2011 à Tentlingen, chez vous, Hugo Corpataux. Vous êtes né en 1924, à Chevrilles¹, tout près d'ici, dans le district de la Singine, la partie alémanique du canton de Fribourg. Expliquez-nous un petit peu dans quel milieu vous avez grandi. Vous étiez l'aîné de neuf enfants, c'est juste ?*

L'aîné de neuf enfants, oui. C'était peu d'enfants parce qu'à côté de (chez) moi, il y avait un voisin paysan qui en avait quinze, quatorze ou quinze. Et un petit peu plus loin à Saint-Sylvestre, le sacristain qui ne gagnait presque rien en avait 24 ! 24, c'était quand même beaucoup... Plus tard, *L'illustré* avait fait, une fois, un article sur les familles nombreuses – peut-être 20, 30 ans après. Et ils ont trouvé une Valaisanne avec 18 enfants, et tout. Moi je suis allé chez (cette) maman, elle vivait encore, elle était en ville, une fille l'avait pris chez elle parce qu'elle ne voulait pas rester seule dans la maison, tous les enfants étaient déjà en dehors du nid... Et je lui ai dit : « Mais il faut s'annoncer, vous en avez plus ! Vous avez encore des photos que mon père avait faites... » Il faisait, comme hobby, un petit peu photographe, il était le premier qui a fait des photos par exemple pour des premières communions, et tout, (les gens venaient) toujours, déjà quand j'étais gamin je voyais (ça), et plus tard c'est moi qui ai fait ces photos. Et puis plus tard, il avait même acheté un appareil Pathé Baby pour le cinéma... c'est comme ça que je suis rentré dans le cinéma.

L. G. *Justement, vous savez d'où venait cette passion de votre père ? Il tenait ça d'où ?*

Ça, je ne peux pas vous dire, mais je crois que c'était un petit peu un (type) inventeur. Si je voulais raconter la vie de mon père... il avait fait des choses que personne n'avait faites. Il avait... bon, il avait la chance d'avoir une femme un petit peu... comment est-ce qu'on dit ? (On ne va pas) dire très riche, riche en tout cas, parce que (son père) était un grand paysan, un Lucernois qui était venu habiter en Singine. A ce moment-là, il y a beaucoup de paysans qui ont fait faillite, et lui, il a prêté de l'argent et il a repris la ferme... il avait plusieurs fermes quand il est mort. Ma maman a reçu deux fermes, trois montagnes, etc. L'autre jour encore, j'ai grondé mon frère et j'ai dit... – quand je suis parti de la maison à 20 ans, lui il était toujours à la maison –, j'ai dit : « Vous avez mis où l'acte ? J'aimerais le revoir. » Je me rappelle qu'elle était 600'000 francs. 600'000, aujourd'hui (c'est) 3-4 millions, parce que la ferme à 120 poses était seulement à 120'000 (francs). C'était très bon marché, n'est-ce pas. Alors (mon père) avait inventé des choses, il avait acheté des renards argentés, je ne sais pas comment on dit, *Silberfuchs* – le lieu s'appelle toujours *Silberfuchsfarm*, là où ils habitaient, et même une route qu'ils ont inaugurée dernièrement, *Silberfuchsweg*. Il avait inventé une sorte de *Zange*, comment est-ce qu'on dit ? De truc pour mettre autour du cou – parce qu'ils étaient très méchants, ces renards – pour les prendre et les mettre dans une autre *chefî*, dans une autre cage. Il a inventé ça, il a eu une patente, etc. Il a toujours dit les choses... Plus tard – après on ne parlera plus de ça, on parlera plutôt de cinéma –, il avait même une fois inventé un avion qui peut (voler) droit en haut, c'était déjà une sorte d'hélicoptère. Il a envoyé ce truc à Berne, à l'ambassadeur américain, et l'Amérique lui a répondu de Washington – ils ont transmis ça là-bas – que c'était une chose qui n'était pas faisable : ce n'est pas possible qu'un avion, qui est très lourd, monte tout droit, etc. J'ai toujours ses actes, et tout, c'est très intéressant, c'était un inventeur. C'est pour ça, il s'intéressait à la technique. La première fois, quand ils ont... (La technique) est venue plus tard... Quand j'étais petit, il y avait deux ou

¹ *Giffers* en allemand

trois (personnes) seulement qui avaient le courant, les autres avaient le pétrole. J'ai (vécu) une époque magnifique, l'évolution... du courant est venu tout le reste, n'est-ce pas. On est arrivé aujourd'hui au digital, et tout, la 3 dimensions, bientôt les hologrammes, etc.

L. G. Donc votre père avait cette fibre d'inventeur et rapidement, il s'est acheté, pour lui, une petite caméra.

Oui, c'est triste quand j'y pense après coup : lui, il travaillait comme postier, six jours (par semaine). Tout le monde travaillait aussi le samedi, il n'y avait pas ce jour de congé. C'était seulement le dimanche qu'il était libre, et là, les magasins étaient fermés. A Fribourg, il n'y avait pas encore d'appareils photos, ou comme ça. Il est allé à vélo à Berne pour aller voir chez Zumstein, le magasin existe encore : chaque fois que je vais dans ce magasin, je pense à mon père qui a pu voir... pas aller dedans, toucher, comme on peut toucher aujourd'hui chez Média Markt, à la Fnac, etc. Et alors après, il est revenu et il a dit : « J'ai vu un très bel appareil », et tout. Alors il ne pouvait pas aller... et puis même pas de vacances, jamais de vacances. Et c'était encore le mieux payé, il avait 250 francs par mois, et les gens, je veux dire, les maîtres d'école avaient 120 francs, parce que c'était cantonal. Mais voilà, ça c'était mon milieu. Moi, j'ai aussi tout de suite pris l'appareil de photo, et puis quand il a eu le cinéma, la caméra Pathé Baby (qu'on) tournait à la manivelle... j'ai beaucoup de... j'étais aussi un bricoleur : je démontais parfois une montre – ce n'était pas les petites montres à bracelet, c'était les montres de poche – et après je ne pouvais plus les remettre ensemble et j'ai... à ce moment-là, c'était encore la coutume des gifles, ou bien on tirait les oreilles, n'est-ce pas. Après, j'ai aussi été dans la technique, ça m'intéressait beaucoup aussi la technique. C'était très drôle, quand (mon père) était facteur – j'étais encore gamin –, je disais aux gamins des voisins de venir voir : « C'est du cinéma, les personnes marchent ! » Ils ne pouvaient pas comprendre ! Le curé avait des diapositives, ça veut dire des photos projetées un petit peu plus grandes, en noir et blanc toujours. Après, quand j'ai monté des photos, des films de chez nous – on avait un chien, un grand chien *Bernhardiner* –, je n'ai plus jamais trouvé ces films, (mon père) a prêté ça une fois à quelqu'un et on ne les a jamais retrouvés. Je donnerais beaucoup aujourd'hui pour (trouver) ces...

L. G. Justement donc, votre père utilisait cette caméra pour filmer, faire des petits films de famille, et ensuite...

Oui, ce n'était pas encore pour autre chose. Plus tard, il n'avait plus le temps et moi j'ai (commencé) à montrer ça des fois aux gamins, et puis ils ont été raconter ça, comme je l'ai dit, à leurs parents. Les parents disaient : « Ça n'existe pas, vous mentez, là. Ça ne peut pas marcher... à l'écran, ça ne peut pas marcher. » Et ils ont dit : « Allez demander... », etc. La première fois, j'ai donné (une projection) dans une salle, chez eux, là, une petite pièce qu'ils avaient. Et puis après ils m'ont dit de faire ça au bistrot. Mais les bistrots (faisaient) 1 mètre 90 de haut. Ma maman m'a donné un drap de lit qu'on a pendu – on n'avait pas d'écrans à ce moment-là –, alors on ne voyait que les têtes des gens assis ! Mais les gens étaient contents de voir ça, ça bougeait ! J'ai filmé par exemple la procession – on avait une grotte où les gens allaient prier... On n'entendait rien, c'était muet. Moi, je mettais toujours un pick up pour mettre de la musique un petit peu...

L. G. Ça, c'était à l'époque où vous faisiez déjà des projections ?

Là, c'était... j'étais encore gamin, là... (J'avais) exactement 18 ans quand j'ai demandé une fois deux francs (d'entrée) pour les personnes âgées et 50 centimes... je ne me rappelle

plus les prix... quelque chose, n'est-ce pas.

L. G. *Pour leur projeter des films ?*

Oui. Alors après, ça s'est dit (dans) le village d'à côté. Tout d'un coup... Moi qui voulais faire un apprentissage de radio...

L. G. *Technicien ? Radio-technicien ?*

Ça s'appelait, à l'époque, radio-mécanicien. Technicien, ça n'existait pas. Alors à ce moment-là, j'ai laissé tomber (l'apprentissage) parce que j'ai vu que je gagnais beaucoup plus que 20 francs par mois (avec les projections) ; je gagnais 50 francs en une soirée, n'est-ce pas, c'était énorme.

L. G. *Mais je reviens un tout petit peu en arrière : quand vous dites que les gens n'arrivaient pas à croire que les images bougent, ça veut dire que dans ces villages du canton de Fribourg, on n'avait pas encore vu le cinéma ?*

Personne.

L. G. *Personne ?*

Personne, personne ! Il y avait un cinéma à Fribourg mais c'était aussi du muet. J'ai discuté avec une personne âgée – j'étais gamin encore – je lui ai dit : « Mais vous faites comment ? » Eh bien ils tournaient encore la manivelle à la main. Bon, c'était une lampe plus grande, tout était un petit peu professionnel, ce n'était pas le petit Pathé Baby, n'est-ce pas. Quand c'était ennuyeux, qu'on était à la maison, je les tournais plus vite, ça (donnait quelque chose) à la Charlie Chaplin, comme ça un petit peu [Hugo Corpataux imite des mouvements rapides]. Mais après, quand j'ai fait des films, ce n'est pas moi qui ai filmé, c'est... j'ai pu louer à Berne... Il y avait le Cinéma scolaire qui louait déjà à quelques curés qui avaient aussi un appareil comme ça. C'est comme ça que je suis entré dans le (milieu) professionnel.

2. La vente de projecteurs

L. G. *Alors il y a eu ce jour où votre père, sauf erreur, a récupéré des projecteurs ?*

Oui, ça c'était plus tard, oui.

L. G. *Est-ce que vous pouvez nous raconter cette histoire ?*

Oui, c'était une triste affaire. Lui qui gagnait déjà peu d'argent, il a eu (affaire à) un type qui savait très bien parler, et tout, il a dit qu'il (pouvait lui) acheter des appareils, qu'il gagnerait tant par appareil. Il savait que moi je faisais déjà un petit peu aussi... mais je ne vendais pas encore d'appareils, je ne faisais que des projections...

L. G. *Donc des appareils de projections...*

Des appareils de projection, projecteurs, oui. C'était des appareils Siemens au début, et puis plus tard Pathé. C'était une trentaine ou bien une vingtaine d'appareils, je ne me rappelle

plus exactement, qu'il était obligé de reprendre. Heureusement qu'il les a repris, parce que mon père a presque tout perdu l'argent de ma maman... comment est-ce qu'on dit ? (L'argent) qu'elle avait hérité. Dans le temps, la loi était comme ça, la femme ne comptait (pour) rien... Et puis lui, il a pu signer avec l'argent de... Aujourd'hui ce n'est plus comme ça, heureusement d'ailleurs. [« Pardon », Hugo Corpataux se penche pour prendre un verre d'eau] Alors il était obligé de... heureusement, il a repris les... quand il a prêté de l'argent aux paysans – parce qu'on avait dit, à la banque, qu'il avait marié une femme riche – à ce moment-là, il aurait pu demander une lettre... comment est-ce qu'on dit ? Qui est valable tout le temps, pour qu'on puisse encore demander l'argent plus tard, même aux enfants de celui qui a perdu (l'argent). Il n'a jamais rien touché, il a tout perdu. Ma maman n'était pas triste, elle a dit : « Je ne le veux pas pour moi cet argent, j'ai pas besoin de ça, on vit bien, là. Mais j'aurais voulu faire étudier les enfants. » Elle m'a dit ça une fois, quand j'avais peut-être 12 ans, comme ça. Je n'aimais pas l'école moi, alors j'ai dit : « Maman, heureusement qu'il n'y a plus d'argent, j'aime pas l'école ! » [Il rit] Et ça l'a consolé un petit peu parce qu'elle était quand même triste.

L. G. Cette histoire de projecteurs...

Alors après, avec ces projecteurs, (mon père) a dit : « Je vais les vendre ! » Il y avait déjà beaucoup de curés qui commençaient à acheter des appareils. Parce qu'il y avait deux (instances) qui louaient des films, (celle de Berne) et encore une maison à Zurich. En Suisse romande, il n'y avait personne. C'est moi qui ai, plus tard, ouvert une maison de distribution, je crois que c'était en 1953 ou 1954. Alors là... J'étais déjà à Fribourg : à 20 ans je suis parti parce que mon père était très malade... il ne pouvait plus dormir, il criait de douleur le soir, je n'ai pas supporté ça, c'est pour ça que je suis allé à Fribourg. Là, j'y suis resté 45 ans, je me suis marié après, et tout. Et alors j'ai ouvert une maison de distribution : Cortux-Film, c'est une abréviation de Cor-pa-taux, il y a trois syllabes, là c'est Cor-tux. J'ai voulu faire Hugo-Film d'abord, et puis on m'a dit : « Non, c'est mieux Cortux. » Mais plus tard... maintenant il y a une maison à Zurich qui s'appelle Hugofilm.

L. G. Mais qui n'a rien à voir avec vous.

Non, rien du tout. Et c'est le comble : j'ai fait un film pour Jo Siffert, le film officiel, le film qu'il m'a « donné » à moi ; et plus tard, c'est un étranger qui habite à Zurich qui était passionné de ce Siffert, qui a aussi voulu tourner un film mais alors avec de grand moyens, 35 mm et tout, ils m'ont acheté des scènes, etc. Et la maison (qui faisait ce film), c'était Hugofilm². Alors il m'a dit : « J'ai vu... » – celui-là, il est passé au cinéma, le mien il n'est jamais passé au cinéma. Alors ils ont dit : « J'ai vu ton film, là ! » Au début j'ai expliqué que ce n'est pas... on m'a dit : « N'explique plus, tu dis oui, oui, j'ai fait un film sur Jo Siffert. » Eh bien c'était vrai parce que... [Hugo Corpataux rit] Non mais c'était tout à fait...

L. G. Mais alors, est-ce que vous voulez nous dire...

Alors avec ces appareils...

L. G. Voilà.

² *Jo Siffert. Live fast, die young*, 2005, 87 min., documentaire. Réalisé par Men Lareida, production Hugofilm.

Je reste maintenant aux appareils. Il faut me remettre sur le chemin parce qu'autrement je dévie et je ne trouve plus le... Alors...

L. G. *Votre père essayait de les vendre.*

Il les avait à la maison, dans un local, je vois (encore), on avait une grande maison. Et puis après, deux-trois fois, il a mis une annonce dans les trucs paroissiaux : « Vendre/cinéma 16 mm... » C'était des appareils 16 mm. A un prix encore assez raisonnable, l'appareil était 4'000 francs, ou quelque chose (comme ça), 3'000 francs. Et lui, il les vendait pour 1'500 francs. Il les avait repris pour 1'000 francs, ça veut dire qu'il voulait gagner quelque chose dessus, c'est normal. Et puis il n'a pas su les vendre. Il était bon postier, il était tout... (Postier), ce n'était pas un métier pour moi : il a toujours prévu que moi, le plus âgé, c'est moi qui reprendrais la poste. Dans le temps, c'était la coutume.

L. G. *L'aîné reprenait le...*

Oui. Aujourd'hui, ils doivent faire un apprentissage mais... ou ce n'est pas toujours les garçons, ça pourrait aussi être une fille.

L. G. *Voilà, vous auriez pu reprendre le métier de votre père sans apprentissage.*

Tout de suite après, j'étais dans le cinéma, j'étais un fanatique, je voulais toujours le premier appareil et tout, j'ai développé, j'ai... toute l'histoire, là, que vous allez sûrement encore me demander ! Pour finir cette histoire d'appareils... (Mon père) est venu deux-trois fois... alors on allait à la Poste, l'autobus allait de Fribourg... avant il avait pris le train pour aller à Coire, pour aller à Saint-Gall, il était allé partout ! Et c'est lourd, ces appareils. Bon, il n'y avait pas autant de matériel autour, comme a votre caméraman, là [Hugo Corpataux désigne Séverine, derrière la caméra]. Alors mais...

L. G. *Il essayait de les vendre ?*

Chaque fois, il revenait avec cet appareil, il disait : « C'était un gentil curé, je crois qu'il veut l'acheter », mais il disait : « J'ai pas encore... », etc. Moi je savais d'avance – j'étais déjà dans les affaires – que si ce n'est pas tout de suite, c'est foutu, c'est une excuse, on vend ou on ne vend pas. Et après, ma maman m'a dit une fois : « Bon, tu es encore jeune, tu es encore mince, tu es encore un petit peu faible, et les appareils sont lourds... (mais) essaie d'y aller, tu peux pousser... » Et puis j'ai dit : « Je porte déjà tout ça... » Oui, oui, ça va vite, un moment, mais quand il faut traîner ça depuis la poste à la gare, et puis pour le train, c'était toute une affaire. J'ai eu la chance de vendre le premier et ça m'a donné du courage... je parlais jusqu'à ce qu'ils achetaient... Puis j'ai vendu tous ces 20 ou 30 appareils.

L. G. *Vous les avez vendus à des curés ?*

Pasteurs, curés, sociétés, présidents...

L. G. *Pourquoi c'était eux que ça intéressait, les projecteurs ?*

Il n'y (en) avait pas encore beaucoup, et puis les (projecteurs) neufs étaient 3'000 francs, moi je les donnais à 1'500 francs.

L. G. *Mais les curés utilisaient les projecteurs pour quoi ?*

Eh bien parce que, je vous l'ai dit, il y avait déjà Berne et Zurich qui avaient une maison de location de films muets en noir et blanc, et des films... pff ! Il n'y avait pas un grand choix, je peux vous dire, c'était... C'est pour ça que moi j'ai eu tout de suite l'idée aussi de filmer les événements. J'ai surtout commencé à filmer quand est venue (la couleur). Je filmais aussi en noir et blanc, mais quand le film couleur est venu, d'abord l'Aquacolor, plus tard le Kodachrome... Alors quand il y avait une manifestation, tout près de nous, à Plaffeien, vers le Lac Noir, où il y avait chaque année le *Plaffeien Markt*, le marché de... où les gens mettaient des stands, ils vendaient des choses pour les paysans, et tout, ça, j'ai... toute l'ambiance, j'ai filmé. Tous ces films ne sont pas encore traités, j'en ai tellement de films encore ! Dans le coffret³ que vous connaissez, là, il y a seulement les derniers... Bon, il y a quand même des films (qui datent) de 50 ans en arrière, 40 ans en arrière, mais pas plus loin. Parce que je filmais déjà pendant la guerre. Par exemple, pendant la guerre, les Américains avaient une base à Stuttgart... non ce n'est pas à Stuttgart, Francfort ! A Francfort... et là, les officiers ont eu le droit d'avoir des vacances, alors ils sont venus vers Noël, par exemple à Fribourg... d'abord seulement à Berne, Lucerne, et Fribourg a pu faire qu'ils viennent aussi chez nous. J'ai filmé quand ils arrivent avec le train, en bel uniforme ; nous, les Suisses, c'était avec... [Hugo Corpataux rit] moi j'étais déjà à l'école de recrue... une étoffe épouvantable [il montre son cou], fermée comme je suis « fermé » maintenant [il désigne la cravate et rit] – j'ai toujours un petit peu froid à mon âge, je mets beaucoup la cravate... je ne la porte quand même pas au mois de juillet-août quand il fait très chaud. Alors après, ils sont allés vers l'avenue de la gare et il y avait un magasin... il y a de nouveau... c'est une maison de... Grauwiller Horloger. Alors là, ils ont regardé les belles montres, et tout ; ils ne parlent pas, c'est seulement ça, tous les films, là...

L. G. *Vous avez filmé ça, oui.*

Oui, oui, j'ai beaucoup de choses comme ça encore, qui étaient d'époque, n'est-ce pas.

L. G. *Oui.*

3. Projectionniste ambulante

L. G. *Un de vos premiers métiers dans le cinéma, c'était organiser ces projections dans les villages du canton de Fribourg...*

Ça, je l'ai fait dix à quinze ans. Il y avait encore des curés qui étaient âgés... – oui, je voulais dire des gens de 78 ans : moi j'ai déjà plus, mais... [Hugo Corpataux rit] Seulement pour dire qu'ils n'avaient pas la main technique, ils ne voulaient pas acheter un appareil. J'ai toujours pu aller (dans ces villages) n'est-ce pas, pendant 15 ans. Après j'ai arrêté, j'étais pris par la distribution de films. Au début, c'était minable. Heureusement, j'avais toujours cette (solution), je pouvais vite aller à Sorens, à Saint-Sylvestre ou je ne sais où, là où le curé n'avait pas encore l'appareil (de projection), pour vite gagner de l'argent. Autrement je n'aurais pas pu payer la secrétaire. La secrétaire, elle (gagnait) peut-être 120 francs par mois – elle avait peut-être un ou deux films loués par semaine, pas plus –, et puis... tricoter, ou bien voilà [il rit].

³ Coffret *Le pays de Fribourg de Hugo Corpataux – Un patrimoine vivant*, 6 DVD.

L. G. *Ces projections vous les avez faites dès les années 1940. Ça se passait comment, avec quel matériel ?*

Comment ? En 1940, quoi ?

L. G. *Dès 1942, vous avez organisé ces projections, c'est juste ?*

1942-1943, oui.

L. G. *Voilà. Alors dites-nous quel matériel vous aviez à ce moment-là ? C'était des films 16 mm ?*

Toujours 16 mm, oui.

L. G. *Vous aviez un projecteur, et vous alliez de village en village ?*

Voilà, j'avais un projecteur. Pour finir c'était des grandes salles, mais au début, c'était seulement des petites salles, pas hautes, n'est-ce pas, c'était, pff... pour chauffer, c'est plus pratique quand ce n'est pas trop haut, n'est-ce pas.

L. G. *C'était dans les bistrots...*

Dans les bistrots. Disons, il y avait toujours des salles mais pas encore ces salles comme il y a aujourd'hui partout dans chaque village : une hall de gym combinée pour le théâtre et tout, n'est-ce pas. Alors moi j'ai eu l'idée... J'ai toujours commencé à tourner dans mon village, (au cas où) il y avait une panne, c'était... – je ne vais pas raconter ces histoires, il y a des histoires à en rire et des histoires très triste. Quand il m'arrivait des pépins c'était toujours dans mon village, où tout le monde me connaissait⁴. Et après, depuis là, j'allais toujours faire la tournée singinoise, c'était une semaine, six à sept séances. Je louais un film pour six à sept séances, n'est-ce pas. Certains me donnaient (la salle) à un prix... je pouvais un petit peu « pleurer misère », c'était très bon marché, plus tard c'était 100 francs par jour. Et quand ils ont vu : « Corpataux, il a toujours plein de monde ! » (Les gens) n'allaient pas au cinéma à Fribourg. Il y avait le Capitole où tout était en français, (mais) les gens ne savaient encore pas le français ; c'était un monde, avec l'autobus, une demi heure, et puis le soir le dernier était à 20h, et (le cinéma) jouait seulement le soir.

L. G. *Mais alors pratiquement, vous vous déplaçiez avec votre projecteur en voiture ?*

Oui, oui, je faisais du cinéma ambulancier. Mais je n'ai pas fini l'autre histoire : alors j'ai vu une fois, l'été, qu'on pourrait faire (la séance) là où il y a l'école, au milieu du village, et le bistrot et tout, et il n'y aurait pas trop de visiteurs qui ne voudraient pas payer et voir depuis la fenêtre... j'étais commerçant, n'est-ce pas, je disais : « On ne peut pas éviter ça, pourvu qu'il y en ait d'autres qui viennent d'ailleurs. » Et alors j'ai fait du cinéma open air. Mais personne ne connaissait ce cinéma open air. Un Zurichois m'a dit une fois : « Vous avez commencé ça quand, la première fois ? » J'ai dit : « J'ai encore un petit papillon que j'avais envoyé, et c'était en 1944, juste avant la fin de la guerre que j'ai fait ça. » Eh bien à Zurich, il y en a

⁴ Il « utilisait » donc la projection faite dans son village comme « séance-test », avant de partir en tournée dans les autres villages.

aussi un qui a fait (du cinéma open air) mais c'était dès 1950, pas avant. Maintenant on en fait partout, dans les villages, dans les grands villages, du cinéma open air. On ne disait pas « open air » – aujourd'hui tout est en anglais, les mots et tout, même tous les titres de films ne sont bientôt qu'en anglais. Alors je n'en étais pas l'inventeur mais j'en ai eu l'idée par la force des choses parce que là, on voyait... je pouvais mettre... ma maman a cousu quatre draps de lit ensemble et puis on les a pendus comme ça, et avec des haut-parleurs... Mais la lumière... Je ne veux pas raconter ça... ça, je peux vite encore dire : une fois, une soirée – je commençais toujours vers 21h30-22h –, c'était 22h, il faisait encore clair, j'ai dit : « Mais c'est la lune, là. » Je n'étais pas habitué à voir la lune, et tout, et alors je n'ai pas pu jouer le film : il y avait pleine lune et la lumière (de la lune était incomparable à) une faible lampe, n'est-ce pas, elle ne donnait rien, on ne voyait rien. « Bon, jouez quand même, on voit un petit peu ! », ont dit des gens qui me connaissaient. Alors c'était... je n'ai pas inventé l'open air, mais quand même.

L. G. *C'était des projections muettes ? Comment vous vous débrouilliez avec le son ?*

Oui mais moi j'ai toujours... j'ai vu tout de suite que quand c'est calme, comme ça, il n'y a pas d'ambiance. J'ai toujours acheté un pick up avec le courant – au début même à remonter à la main, il n'y avait pas de courant au début. Alors dans notre village, il y avait trois... j'ai vécu, je l'ai dit, une (époque) passionnante, depuis la venue de l'électricité... avant, ça a été pendant des milliers d'années toujours la même chose ; on a inventé la roue une fois, ou bien comment est-ce qu'on dit...

L. G. *La roue, oui, tout à fait.*

Ça, c'était une grande chose, mais là, il y a eu une évolution tout d'un coup, le moteur... On n'avait pas de prises alors on mettait des « voleurs », comme on disait en français : entre la lampe et le truc, il y avait deux tiges alors on pouvait mettre... « voler le courant », voleurs. Parce qu'au début, il n'y avait pas de compteurs, il y avait seulement... on payait (un prix) fixe par lampe. Mais après, tout d'un coup, ils ont acheté des fourneaux... on avait des trucs de bois, des fourneaux avec deux plats et quand on avait froid, on allait là-dessus. La pièce avait peut-être 15-16 degrés, mais en haut, là, c'était bon. Mais alors c'était dangereux quand on allait à pieds nus. Moi je ne l'ai jamais fait, mais il y a des voisins qui (se sont brûlés), ce n'est pas très gai, n'est-ce pas, ils sont (retournés) dehors dans la neige, pour se refroidir, puis après de nouveau sur le fourneau. Eh bien on a eu ce développement de trucs, après c'était des moteurs, et tout, jusqu'aujourd'hui avec les ordinateurs et tout, que vous connaissez aussi. J'ai vécu une époque formidable, je peux le dire.

L. G. *Alors qu'est-ce que vous mettiez comme ambiance sonore, de la musique ?*

Alors oui, de la musique adéquate, un petit peu... une musique de marche quand il y avait un cortège, et puis c'est toujours la même chose, les mêmes disques, j'avais deux-trois disques et plus tard j'ai... ou bien des tambours. Des fois j'en avais deux, alors après je coupais, je mettais l'autre, je faisais déjà de la mise en scène un petit peu.

L. G. *On n'a pas encore dit quel genre de films vous projetiez dans ces villages.*

Oui, eh bien ça c'est facile, je n'osais pas prendre des films d'amour, eh bien je prenais des films religieux, j'ai... Vis-à-vis des deux autres (maisons de distribution), je crois que c'était des maisons protestantes, nous on avait des films religieux (catholiques). On avait des

films... *Miracle de Fatima*, *Miracle de Lourdes* et puis *Bernadette*, et *Maria Goretti* – une (femme) qui avait été violée en Italie puis après elle s'est faite canonisée, le meurtrier était encore (vivant), il était encore en prison –, je donnais des choses comme ça. Et puis moi-même j'ai commencé à filmer, alors en couleur, ça leur a plu. Après ils voyaient Seppu, Fritzu, et tout, et les noms... « Ouais, regardes celui-là, là ! », ça attirait les gens.

L. G. *Voilà, exactement, vous filmiez des petites actualités régionales.*

Filmer des événements. Oui, j'ai fait beaucoup de films... Dans les années 1955, 1953, là, il y avait à Fribourg... Alors là, c'était déjà du professionnel, un petit peu, avec une bonne caméra Paillard HB et là, avec trois (objectifs), la tour⁵, comment est-ce qu'on dit ? Que vous avez sur le cahier⁶, là, je crois. On n'avait pas de zoom, on avait trois objectifs, le télé, le total ou le grand angle, et puis le normal, ça se tournait. Après, c'était tout un travail, quand il y avait un nuage, il fallait tout de suite mesurer de nouveau la lumière, mettre le diaphragme et puis après... C'est facile maintenant, je vois la caméraman, là [Hugo Corpataux désigne Séverine], elle ne fait rien du tout, elle regarde un petit peu, elle surveille, mais le travail était à l'installation [on rit]. Alors... oui, ça a commencé avec ça, et puis... Normalement ce sont les présidents, les syndic comme vous dites, nous on dit *Ammann*, qui donnaient l'autorisation, qui donnaient un préavis. Avec le préavis on allait à la préfecture, la préfecture, c'est le district, le chef... Et lui, il donnait la patente. Au début, c'était gratuit.

L. G. *Pour autoriser à projeter des films.*

C'est seulement... avec moi, pour finir ils ont dit : « Maintenant il faut payer dix francs » – ce n'est pas beaucoup, par soirée, si vous encaissez... et tout, ils savaient aussi calculer un petit peu.

L. G. *Donc il fallait demander les autorisations.*

Oui. Alors c'était toujours les... Mais les syndic n'ont plu voulu donner le préavis. Ils avaient peur que ce soit un film... on a appris... on ne parlait pas du porno à ce moment-là, mais on parlait de films « nudiques » : « Ils sont comme ça, ils se baignent sans habits, c'est affreux ça, c'est un pêché, n'est-ce pas, il ne faut jamais montrer ça ! » Et après ce sont les curés qui donnaient (l'autorisation). Il y a peu de types qui avaient du courage, qui ont dit : « Pas besoin d'aller chez le curé, moi je suis le syndic, c'est moi qui donne le préavis. » Mais il n'y avait pas de préavis à donner, ils savaient que je donnais toujours des films braves, parce que si j'avais donné une fois... trompé quelqu'un, les pensionnats, sûrement, quand je louais les films...

4. Location et distribution de films : Cortux et Selecta-Film

Je parle maintenant de la deuxième époque, quand je louais des films, je restais dans la maison... ça m'embêtait d'aller avec les caméras, avec les appareils lourds, pour finir j'avais aussi pris du 35 mm pour projeter, il n'y avait pas assez de choix (en 16 mm) et j'ai pu avoir des films 35. Alors j'ai pu donner des films bibliques, par exemple *Les dix commandements*

⁵ Une tourelle.

⁶ Il s'agit du livret qui complète le coffret DVD *Le pays de Fribourg de Hugo Corpataux*. On y voit en couverture une photo de Hugo Corpataux derrière la caméra dont il parle.

ou *Ben Hur*, etc., vous connaissez tous ces films romains, et tout. Alors j'ai commencé à donner (des films) en 35 mm avec deux appareils, l'un durait seulement un quart d'heure, et puis après l'autre. C'était tout un travail, c'est pour ça que j'ai déjà eu une voiture à 18 ans. Alors après j'allais à Paris pour acheter les films. Je ne pouvais pas acheter des films seulement pour Chevrières et Tinterin⁷, là, j'étais obligé de les prendre pour la Suisse, c'est par pays. Et il y avait aussi toujours le Liechtenstein qui allait avec la Suisse. Alors je payais... je « pleurais » un petit peu... (inaudible) parce que c'est un loueur qui vient là... ce n'est pas un loueur 35 mm cinéma, c'est un petit amateur, je disais : « C'est rien du tout. » Je ne disais pas que je faisais toujours salle pleine, n'est-ce pas. Alors ils m'ont dit : « 10'000 francs. » J'ai dit : « Je peux pas donner 10'000 francs ! » Et puis après 5'000... pour finir je payais, pour un film, environ 3'000 francs pour les droits.

L. G. *Donc vous alliez par exemple à Paris chercher des films ?*

...pour cinq ans, 3'000 francs pour avoir les droits. Après, avec les droits de 3'000 francs, il fallait acheter des copies encore. Je recevais un bon pour aller au laboratoire de Paris acheter les films. Les films noir et blanc, ça coûtait environ 1'000 francs, mais les films couleur, ça coûtait 3'000 francs.

L. G. *C'était à quelle époque ? Ce n'était pas au tout début, ou bien ?*

Ça, c'était dès le début, dès que j'ai ouvert la maison de location, la maison de distribution Cortux.

L. G. *D'accord, oui. Mais alors quand vous étiez projectionniste ambulante, les films venaient d'où ?*

Eh bien les films venaient du Cinéma scolaire de Berne, et de Praesens et Nordisk à Zurich. Eux, ils avaient des films. Nordisk Zurich avait des films. A Berne, ça s'appelait le Cinéma scolaire, ou bien Centrale du film⁸. Ils avaient un catalogue de deux centimètres d'épaisseur et moi, au début, seulement une feuille A4 avec quatre films, parce que payer 3'000 francs (par film), il faut déjà 12'000 pour une feuille. Et puis avec le texte, et tout, j'envoyais ça aux curés, aux pensionnats, aux instituts, aux pénitenciers, il y en avait tellement en Suisse, j'avais 300-400 adresses, pour finir, de gens qui me louaient des films.

L. G. *Justement, ce que vous dites, c'est que petit à petit, vous avez fait votre propre catalogue.*

Et puis après j'ai... j'aurais dû vous montrer le catalogue. J'avais (une feuille) A4 au début, j'ai fini avec trois-quatre centimètres, j'ai dépassé les autres au point de vue choix. Parce que j'ai encore fait une autre chose, une autre maison de distribution qui s'appelait Selecta-Film, c'était environ dix ans après je crois, 1970 et quelques, je ne me rappelle plus exactement.

L. G. *1964 ?*

⁷ 1. *Tentlingen* en allemand

⁸ Le Schweizer Schul- und Volksskino (SSVK), en français le Cinéma scolaire et populaire suisse (CSPS), organisme sis à Berne et qui louait des films 16 mm en Suisse, surtout à des fins pédagogiques.

1964, oui, ça se peut. Vingt ans après l'autre (Cortux-Film). Dix ans après !

L. G. *Dix ans après, oui, Cortux-Film en 1954.*

Ça, c'était des films un petit peu choisis, des films un petit peu... comment je vais dire ça ? Des films de fiction, naturellement, à ce moment-là, n'est-ce pas. Des films qui duraient environ une heure et demie. C'était des films de « problèmes », des films sur la vie. Pas seulement des films de distraction parce que les écoles donnaient... Le cinéma était une distraction. Ils donnaient déjà des Charlie Chaplin, plus tard tous les comiques qui existent, n'est-ce pas. Eh bien là, c'était déjà des films pour l'enseignement un petit peu. Alors on a fait, pour les maîtres d'école, pour les curés qui n'étaient pas très cinéphiles, qui n'étaient pas très « cinéma », on a fait une feuille de travail (qui allait) avec les films. Ça, c'était Selecta-Film. Pour chaque film, on avait une feuille de travail, et après les curés pouvaient dire : « Est-ce que c'est juste ? », des questions qu'il faut (poser) aux enfants, et : « Qu'est-ce que vous auriez fait, vous ? », etc. Pour montrer l'amour du prochain, et qu'on s'occupe, qu'on est responsable aussi. Les curés n'avaient plus besoin de parler du petit Jésus, ça, tout le monde connaissait l'histoire... [Hugo Corpataux rit] Enfin je dis ça comme ça, ce n'est pas péjoratif, c'est comme ça. Alors ils ont pu avoir des sujets comme ça, sur toutes sortes de... la manière de vivre. Et ça j'étais le premier à le faire. Dans mon livret⁹, là, c'est même la directrice (de l'Instruction publique, de la culture et des sports), Isabelle Chassot (conseillère d'Etat fribourgeoise), qui parle de ça, qui dit que j'étais... que c'est chez nous qu'on a eu ces premiers films-là.

L. G. *Parce que donc justement vous avez commencé par faire ces projections dans des villages et puis tout à coup, les curés se sont eux-mêmes...*

Oui, ils se sont fournis. J'ai aussi vu que tout à coup ils achetaient des...

L. G. *Leur propre matériel.*

Leur propre matériel.

L. G. *C'est là que vous avez décidé...*

Mais ils avaient besoin des films, c'est pour ça que j'ai fait de la distribution.

L. G. *Voilà, exactement.*

Et au début, quand ça ne marchait pas bien, j'ai toujours pu boucher le trou... quand je n'avais pas assez pour payer la secrétaire et la location... Aujourd'hui je me fâche toujours quand je vois mon natel : (avec un natel, à l'époque) j'aurais pu rester dans un tearoom, boire un café, lire les journaux, et puis dire : « Cortux-Film ? Bonjour Monsieur l'abbé », etc. Et puis dire : « Le film, etc., réservé pour tel jour, merci beaucoup », et tout. Parce qu'une maison sérieuse, à ce moment-là, avait toujours quelqu'un au téléphone, de 8h à midi, de 14h à 18h. Alors il fallait quelqu'un à côté du téléphone. Et puis payer la location, la secrétaire, la lumière, et puis tout le tralala. On aurait pu faire ça... vous comprenez un petit peu. Et puis après, oui, ça aurait... au début ça aurait marché comme ça. Parce qu'après, j'ai vu plusieurs

⁹ Le livret qui complète le coffret DVD *Le pays de Fribourg de Hugo Corpataux*, pp. 2-3

employés pour... quand le film (arrivait), contrôler le film, puis le nettoyer, des fois il était déchiré, il fallait le réparer avec de la colle, c'était tout un travail. J'ai eu des histoires avec la censure plus tard, avec le film *Ça va barder*. Les Français avaient la coutume de ridiculiser un petit peu les policiers, pour rire, n'est-ce pas. Mais ça, cet esprit n'était pas encore par (chez nous), et puis on m'a défendu de projeter ce film que j'avais payé 3'000 francs. Et j'ai dit : « Qu'est-ce que je fais avec ce film ? » Et puis j'ai fait recours et le directeur de la police – je le connaissais bien, le conseiller d'Etat, je ne dis pas son nom –, est venu chez moi, il m'a dit : « Oui, vous êtes connu maintenant, ici. Vous êtes sérieux, toujours des bons films, et maintenant vous montrez un film... vous ridiculisez cette... » J'ai dit : « Mais ça se fait ailleurs, ça ne veut pas dire qu'on le met aussi ici, cet esprit. » Et il m'a dit : « C'est... » Il ne voulait pas me donner l'autorisation. Et puis moi j'ai dit : « Il faut en finir, il est autorisé partout sauf à Fribourg et en Valais ! » Ailleurs, je pouvais le louer, mais je voulais aussi le louer là. Et alors – maintenant je peux le dire, ça s'est passé il y a 60 ans [Hugo Corpataux rit] –, j'avais un autre film, avec Eddie Constantine, et j'ai pris le titre, je l'ai mis là – je ne me rappelle plus du titre de l'autre –, et le mot *Ça va barder*, le petit rouleau, je l'ai mis de côté, et puis j'ai montré le film. Ça a plu aux gens, ils ont ri, c'était un grand film, n'est-ce pas. J'ai voulu faire un article dans *La Liberté* (pour dire) que ce film, je pouvais le louer à Bellechasse – c'est un pénitencier –, des criminels pouvaient (donc) le voir, mais des adultes, ici, (dès) 20 ans, ne pouvaient pas le voir. Parce que c'était marqué « en dessus de 20 ans », la censure, plus tard 18 ans.

5. Production et expositions nationales

L. G. *Donc on a compris, rapidement vous avez commencé à filmer vous-même des petites actualités...*

Oui, d'abord des fêtes, je l'ai déjà dit, mais après j'ai reçu des commandes pour... La grande commande, l'année sensationnelle, c'était 1963, parce qu'il y avait, en 1964, l'Expo nationale à Lausanne. Et là, je dois dire, cette Expo nationale, c'était la découverte du cinéma couleur et panoramique, et tout. Il n'y avait pas un stand, ce n'était pas un petit marché comme les comptoirs avec des stands, non, c'était des stands énormes. Par exemple l'armée a payé peut-être un million ou je ne sais pas combien pour un machin énorme, large, panoramique, et ils ont mis du cinéma partout, c'était la découverte de tout le monde, la réclame, du cinéma... Aujourd'hui, ça se fait partout avec des DVD, n'est-ce pas, c'est connu, mais là... Et alors j'ai reçu trois films à faire. Trois ou quatre, attendez...

L. G. *Trois, sauf erreur.*

Oui, trois. Alors pour l'un, je n'ai pas trouvé de réalisateur, et pour finir c'est moi-même qui l'ai fait. C'est celui des...

L. G. *Paysans de montagne ? Non, ça c'est le film que Mario Cortesi a réalisé.*

Non, non, c'est l'autre. Non, c'était le film sur les vaches noires et blanches¹⁰.

L. G. *Oui, tout à fait, que vous avez réalisé vous-même.*

¹⁰ *Une fleur de l'élevage alpin/Schwarz und weiss gefleckt*

Il y avait une commission qui ne prenait pas tout le cheni... tout le monde voulait (proposer) des films. Alors celui-là a été accepté. Et je cherchais encore quelqu'un, (mais) tous les réalisateurs étaient pris... il y avait une centaine de films mais il n'y avait pas une centaine de réalisateurs, ils faisaient chacun deux, trois films. Et puis après, je regardais la télé, et il y avait ce Mario Cortesi que vous avez nommé tout à l'heure. Je l'ai vu, il était tout jeune, gamin on peut dire, il parlait à la télévision – en noir et blanc à l'époque encore –, il a dit : « J'aimerais bien une fois réaliser un film pour gagner de l'argent parce que je suis un passionné, je vais voir cinq films par semaine, etc. Et j'ai déjà reçu un prix... » Il avait tourné un petit film 8 mm, un film amateur, et il avait reçu un prix, et tout. Je lui ai tout de suite téléphoné, le soir, j'ai dit : « ...autrement je peux pas prendre cette commande. » C'était les paysans catholiques, les paysans de montagne, qui voulaient aussi faire un film, ils n'avaient pas trouvé (de réalisateur) et la présidente, qui habitait à Fribourg, me connaissait et elle m'a dit : « Est ce que vous voulez le faire ? » J'ai dit : « Je ne trouve pas de réalisateur... », et pour finir, j'ai trouvé ce gamin. Il est venu, j'ai dit : « Apporte-moi un film (avec lequel) vous avez gagné... » Et il est venu avec... « Ça, c'est mon caméraman ! » Le « grand » réalisateur, il était déjà un petit peu... Oui, il avait une vingtaine d'années à l'époque, n'est-ce pas. Je ne l'ai plus vu, ce type là jusqu'à... comment est-ce qu'on dit ? Jusqu'à l'expo... où il y avait Morat, c'était en 2002...

L. G. *Expo 02.*

Voilà, 2/2. Ils l'avaient renvoyée d'une année : c'était 2/1 (2001) puis 2/2 (2002). Il y avait Neuchâtel, Bienne...

L. G. *Morat et Yverdon.*

Morat et Yverdon, oui. C'était à... où est-ce que je l'ai rencontré ? A Bienne.

L. G. *D'accord. Mais alors pour l'Expo 64, en fait, vous avez reçu ces commandes de films pour la journée fribourgeoise ?*

Oui, moi j'ai fait le grand film pour... je parle maintenant du grand (film) qui durait une heure et quelques. Les autres, c'était 20 minutes, 30 minutes. Alors ce film-là¹¹, normalement ce n'était pas un film qui était prévu, c'était (une pièce de) théâtre. Pour les notables, si je puis dire, les Conseillers fédéraux, les Conseillers d'Etat, les députés, les directeurs de fabrique. Il y avait une salle de 3-4'000 personnes à Lausanne, je ne sais plus où c'était, je ne me rappelle plus, ça fait longtemps, bientôt 50 ans. Il y avait une scène au milieu, et ils voulaient faire de nouveau du théâtre. Le matin – ce serait un dimanche –, la messe, puis l'après-midi le cortège avec les vaches... je pense qu'il y avait ça, parce que Fribourg montre ça. Fribourg, c'est toujours la première journée cantonale dans toutes les... déjà à la Landi ! A l'école secondaire, j'étais allé à la Landi en 1939, et c'était Fribourg la première journée cantonale. Ça veut dire que c'était une semaine après que ça ait commencé : journée fribourgeoise. C'est un petit peu comme la fête de... comment est-ce qu'on dit, là, à Vevey ?

L. G. *La Fête des vigneron ?*

Tous les 25 ans... la Fête des vigneron. Là, on prend toujours, comme chanteur pour le

¹¹ *Un peuple jeune, un vieux pays*, 1964, 85 min., réalisé par Jacques Thévoz, produit par Hugo Corpataux.

lyoba, un Gruérien, voilà. Chaque fois, oui.

L. G. *Ce sont des traditions.*

C'est une tradition, voilà.

6. Expo 64 : *Un peuple jeune, un vieux pays*

Alors j'ai fait une proposition à Monsieur Yoki, un peintre fribourgeois, très célèbre, malheureusement qui est maintenant malade... Lui voulait faire un scénario pour le théâtre. Moi, j'ai dit aux autorités fribourgeoises : « Il faudrait faire un film, parce que j'ai une maison de distribution de films. Je pourrais ensuite montrer ce film aux enfants, aux écoliers, aux pensionnats et partout, faire connaître le canton. » C'était ça, le but de ce film, n'est-ce pas. Et c'est intéressant de voir ce film aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé depuis 1963, n'est-ce pas. Alors ils n'étaient pas contre mais ils ont dit : « Mais Yoki, qu'est-ce qu'il va dire ? Lui, il veut du théâtre. » Et moi j'ai eu l'idée de marier ensemble théâtre et cinéma : « On va couper ce film, deux ou trois pauses, n'est-ce pas, et puis après on colle ensemble et ça donne un film d'une heure et quart, quelque chose comme ça. » Et je leur ai promis de le donner gratuitement, ce film, « comme cadeau parce que c'est à moi que vous donnez le film à faire. » C'était une commande mais quand même avec une liberté, avec un régisseur (réalisateur). J'ai trouvé... c'était Jacques Thévoz qui était un très grand photographe, il n'était pas encore habitué aux films, mais enfin j'ai pensé qu'il saurait aussi filmer... oui, il avait déjà fait deux-trois films... oui, oui, il avait fait... ça, je ne vais pas raconter, c'est un petit peu quelque chose de spécial. Alors je lui ai demandé de faire ce film. Il était déjà en contact aussi pour un film, mais il n'avait pas cette idée de mélanger (cinéma et théâtre), parce que jamais ils n'auraient accepter que du cinéma, n'est-ce pas. Et puis après, c'était intéressant, je ne veux pas raconter... vous avez encore le temps ?

L. G. *On a encore le temps.*

Oui, alors par exemple, il y a une scène où (on entend) la musique de Guin, avec leurs uniformes et les chemises, là, qui ont plein de plis, trois mètres... ça donne une demi journée à ceux qui les repassent pour faire les plis. Et ils étaient dans l'herbe verte, c'était bien, en couleur naturellement, et puis tout à coup le directeur dit : « *Manne !* », alors... « *Levez vous !* » Ils se lèvent, se préparent, et puis lui, avec la baguette : « *Tac, vloum !* » A ce moment, au milieu, l'écran monte, les éclairages professionnels... comme un théâtre sur la scène, et la musique (se mettait) à jouer. C'était chaque fois un applaudissement, et tout... Parce que ce n'était pas... on ne voyait pas, il faisait noir. Avant, les gens fixaient l'écran et tout d'un coup ils étaient là, n'est-ce pas. Trois fois comme ça. Mais ça, ce n'est rien, ce n'est pas seulement un écran avec un projecteur, il y avait une salle ronde et puis il fallait deux projecteurs et un écran, et le son d'un projecteur seulement, on ne pouvait pas faire... fixer, il n'y avait pas encore cette synchronisation électronique, non, on était obligé... On a essayé trois fois par... mon dieu ! Ce n'était pas à moi de faire cette projection ! Moi j'avais eu l'ordre, comme producteur, de faire le film pour un prix fixe que l'Etat m'avait payé. Plus tard, on a encore fait une version alémanique, pour donner le film dans toute l'Allemagne, n'est-ce pas.

L. G. *Alors c'est quand même vous qui vous êtes retrouvé au front le jour de la Journée fribourgeoise ?*

Alors deux semaines avant, la maison zurichoise qui devait faire ça, ils ont dit : « C'est une chose qu'on ne veut pas faire, on engage notre nom, après, si ça ne marche pas... » C'était une grande maison, Günther (?), elle existe encore cette maison, oui, quand je vois le mot, chaque fois je pense à cette catastrophe-là. Alors ils ont dit : « On vous a fait faire un film qui nous coûte très cher. » Oui, ça coûtait cher, mais je ne gagnais pas autant parce que Thévoz avait engagé une coupeuse (monteuse) parisienne qu'il connaissait, je ne sais pas si c'était une de ses amies, il la voulait absolument, il a dit : « C'est la meilleure du monde ! » Enfin, c'est une façon de parler. Alors elle était là, des mois, toujours 300 (francs) par jour, 300 par jour, ça traînait, ça traînait. Moi je voyais le bénéfice se réduire toujours. Pour finir on a dit : « Maintenant on va arrêter », n'est-ce pas.

L. G. *Thévoz, c'était lui qui faisait la caméra ?*

C'était lui la caméra, et le montage, il l'a fait faire à cette fille-là, oui. Et puis après, le studio à louer, Schwarz-Filmtechnik à Berne qui a tout fait, ça m'a coûté environ... au moins 120'000 francs, le tout. Et ils ont payé un petit peu plus, c'est clair, mais bon. Ce n'était pas encore la mode de dépasser les budgets, comme on fait aujourd'hui.

L. G. *C'était un film de commande du canton de Fribourg ?*

Un film de commande, oui, mais alors avec une liberté totale. Je n'ai jamais fait de films où... Ils ont seulement dit : « Il faut que toutes les régions soient prises (représentées) un petit peu. » Vous avez peut-être vu ce film ?

L. G. *Oui, je l'ai vu...*

Il fait très vieux, mais il a quand même déjà de très bonnes images.

L. G. *C'est un film qui s'appelle Un peuple jeune, un vieux pays, c'est ça ?*

Voilà, c'est ça, oui. Alors pendant trois jours, on s'est exercé, ça ne marchait pas. Parce que j'étais obligé, pour finir, de le faire. J'ai demandé une assez grande somme, 20'000 francs pour cette soirée, mais on s'est exercé trois jours, et tout. Je ne pouvais pas dormir quand le jour est arrivé. Ça a joué tip top ! J'avais encore, de l'armée, un Fox, un appareil très lourd qui (transmet) le son peut-être seulement à un kilomètre, pour aller de l'autre côté de la salle et dire à l'autre : « Voilà, tac ! Maintenant freine un petit peu ton appareil, il va trop... il est en retard... », et tout. C'était tout un travail.

L. G. *Pour synchroniser tout le spectacle.*

Oui, et il y avait aussi une synchronisation : les écrans, le truc, le moteur monte... la lumière sur l'écran, etc. Puis après, de nouveau le contraire, tout d'un coup sur l'image. On a fait ça trois fois.

L. G. *Qu'est-ce qu'on voyait dans ce film de Jacques Thévoz ? Vous pouvez nous expliquer un tout petit peu ?*

Eh bien c'était des vieilles coutumes. On voyait par exemple... je trouve cette scène... je la raconte parce qu'elle est pour moi l'une des mieux réussies : une personne très âgée est

sur un toit, il porte la barbe, il parle lentement [Hugo Corpataux imite la voix]. Il était tavi...

L. G. *Tavillonneur.*

Tavillonneur, oui. On dit *Schindlermacher*. Ça ne se voit presque plus aujourd'hui. Après il faisait les trucs, il coupait, il faisait... et puis comme il parlait [prenant la voix du vieillard] : « Ça ne se fait plus, les jeunes font autre chose », etc. Mais l'autre jour, j'ai revu ce film et j'ai pensé : « Ils vivaient d'une autre manière. » Parce qu'il dit [prenant la voix du vieillard] : « J'ai 67 ans, bientôt 68. » Il avait 20 ans [il rit] de moins que moi ! Et lui, il était là, comme quelqu'un qui va mourir à chaque instant, ou je ne sais quoi. Non, le monde a changé, n'est-ce pas. Mais (le film) est très bien, et c'est bien fait. [Prenant la voix du vieillard] « Et puis aujourd'hui c'est vilain », qu'il dit. On voit une paroi qui est mal faite, avec les trucs. Non, il y a... à Vully je crois, (on voit) une mise en vente de vin, et puis après quelqu'un qui sait bien parler, il fait des witz, et puis tac, et voilà. Ce sont des coutumes et... C'est très intéressant de voir ça aujourd'hui.

L. G. *Ça a été (l'objet d'une) discussion avec Jacques Thévoz de savoir ce que vous alliez montrer dans ce film ?*

Ah oui alors ça, c'est encore une autre histoire ! Il aurait dû se tenir au scénario de Monsieur Yoki qui avait fait un très beau scénario. Thévoz, lui, pas du tout, il s'en foutait. Ils ne s'entendaient pas, je ne sais pas... ils ne s'entendaient pas. Moi, comme producteur, j'étais responsable que le film soit prêt au mois de mai 1964, un petit peu avant, pour s'exercer encore avec ces trucs¹². Alors Yoki est venu une fois : « J'aimerais quand même voir mon film, là. » J'ai dit : « Oui, vous serez peut-être déçu... c'est pas tellement ton film », je les tutoyais les deux. Et il a dit : « Oui, mais j'aimerais voir... » Je vais dans le local où Thévoz était avec cette « madame Aventura »¹³, « Aventure » c'est marqué sur le scénario, et il a dit : « Je veux pas le voir ! » Et j'ai dit : « Mais moi, je veux, comme producteur, j'exige que vous passiez le film. Madame, passez le film, vous ! Et puis toi, tu vas prendre un café, fous le camp ! » Et il est parti.

L. G. *Jacques Thévoz.*

Thévoz, oui. Et puis après, Yoki a regardé, regardé. Je transpirais, je pensais : « S'il met maintenant encore une barre (un bâton) là-dedans, s'il dit au Conseil d'Etat que ça ne joue pas, le Conseil d'Etat va me dire : « Eh bien, on ne le paie pas ! » C'est à moi de... j'ai vu venir la chose mais j'(aurais) dit : « C'est pas mal alors, son scénario est un petit peu compliqué... (Yoki) n'est pas scénariste de cinéma, il ne connaissait pas, il a fait comme du théâtre, ça n'allait pas. » Et puis bon, il a dit : « Je suis content qu'il n'ait pas fait d'après mon scénario, il est bien, je l'accepte comme ça. » J'ai dit : « Merci Yoki, merci ! » Il s'appelle Aebischer, Jean je crois¹⁴, mais son nom d'artiste, c'est Yoki.

L. G. *Le Conseil d'Etat, qui vous commandait ce film, lui, il avait un droit de regard pour savoir ce que vous alliez montrer ?*

Ils me l'ont donné à moi, ce droit de regard, ils me connaissaient bien, j'étais

¹² Le spectacle et la synchronisation dont il parle plus haut.

¹³ Andrée Davanture

¹⁴ Emile Aebischer

président...

L. G. *Ils vous faisaient confiance.*

...c'était cette « époque PDC », moi j'étais PDC, ça marche aussi comme ça. Aujourd'hui ce n'est plus comme ça.

7. Quelques pas en politique

L. G. *Vous avez fait un peu de politique à cette époque-là.*

Oui, j'étais à Fribourg et puis... je ne voulais pas faire de politique mais il y avait un monsieur qui s'appelle Max Aebischer, il était de Jaun, il venait de la partie alémanique de la Gruyère. La Singine travaille beaucoup avec eux, et il m'a connu parce que j'étais ici, mon papa était au Conseil communal aussi. Ils cherchaient, dans le parti, quelqu'un pour écrire. Oh, je savais écrire, il y en a d'autres qui savaient aussi. Il m'a dit : « On te donne quelque chose. » J'étais gamin encore. Et c'est comme ça que je suis entré dans la politique. Mais je ne m'intéressais pas à la politique, moi je m'intéressais à la technique, et tout. Après, quand j'ai déménagé, il a dit... il habitait à Pérolles¹⁵, lui, et ils ont dit : « On devrait avoir quelqu'un de langue allemande aussi, on est trop français, là. » « Ah, je connais quelqu'un : Hugo Corpataux ! » Et voilà. Là, j'étais aux assemblées, je prenais la parole, je disais : « Non, là je trouve bête ce que vous voulez faire », etc. J'avais toujours un petit peu des idées. Dans le commerce, j'ai ouvert une dizaine de commerces, jamais quelque chose qui existait déjà, toujours quelque chose... j'ai toujours trouvé une niche, comme on dit en français. Dans tout, aussi pour ma location de films, j'ai toujours trouvé autre chose que ce qui avait déjà été vu, etc. Alors à ce moment-là, ils m'ont mis au comité. Après je suis même devenu président parce que le type est parti du quartier (Pérolles), j'étais le seul du... c'était le plus grand quartier, 10'000 habitants environ. Après, comme président de quartier, j'étais aussi dans le comité de la Ville, etc. Et puis après on a affaire avec... on doit remplir les listes, chercher les gens, pour finir j'ai tiré un petit peu les ficelles, là, un petit peu... – bon, ça... vous n'allez pas montrer ce film partout ? Enfin, ils sont déjà morts, ces gens à qui j'ai eu affaire dans le temps. Et c'est comme ça que je suis rentré dans la politique. Ça ne m'a rien (r)apporté, je n'ai rien gagné, puis je n'ai pas voulu aller dans le gouvernement, dans... chercher le chemin, par exemple, du Conseil d'Etat ou quelque chose comme ça. On m'a proposé pour des choses, j'ai dit : « Non, non, autrement je ferai mal mon travail et moi j'aimerais bien une fois gagner quelque chose ou... » Au début, j'avais toutes les peines, mais avec la vente des appareils, avec les localités que j'ai encore trouvées qui n'avaient pas de curé ayant déjà un appareil, j'ai toujours pu me sauver. Autrement on n'arrive pas à vivre avec ça.

L. G. *Dès vos débuts comme projectionniste, vous avez toujours gagné votre vie par le cinéma, c'est juste ?*

Par le cinéma.

8. La Fête des vigneron

¹⁵ Quartier de la ville de Fribourg

L. G. *En 1955, il y a eu la Fête des vigneronns de Vevey que vous avez filmée, c'est juste ?*

Oui, mais ce film n'est jamais sorti.

L. G. *Pourquoi ?*

Parce qu'il y a eu un malentendu avec les organisateurs de la Fête des vigneronns. J'avais une lettre disant que je pouvais faire un film là-dessus, en 16 mm seulement. Je voulais employer ça uniquement... pas pour le cinéma, rien du tout, seulement pour les écoles et pour la distribution de films que j'avais déjà à l'époque – j'avais juste commencé depuis un mois environ ma société de distribution. Et puis quand le film a été fini, (d'autres personnes) ont appris qu'un Fribourgeois là, avait tourné. Il y avait aussi quelqu'un d'autre qui filmait, j'avais vu que quelqu'un filmait tout le temps. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, tout le monde qui filme avec... on n'ose plus prendre de *Blitz* (flash) le soir pour ne pas gêner les gens, mais (on peut faire) des photos sans *Blitz*. Mais les caméras aujourd'hui... avec les petits iPhone, vous pouvez aussi filmer, n'est-ce pas. Alors à l'époque, ce film m'a coûté quand même, avec la... bon, il n'était pas encore, disons, sonorisé, je n'avais pas encore coupé les mauvaises scènes, etc. (Mais) j'avais déjà des commandes, tout le monde me commandait ce film, et tout, je n'osais pas le donner moi... (les autres m'avaient) écrit qu'ils feraient un procès si je sortais ce film. Et moi j'aurais pu faire un procès si, eux, ils sortaient l'autre, parce que c'était le président qui m'avait signé... j'avais pu avoir ce papier par une connaissance qui était amie avec lui. Et lui, il m'a défendu au début, disant que j'étais encore un amateur... que c'était seulement pour... j'ai joué un petit peu l'amateur là, et voilà [Hugo Corpataux rit]. Pour finir j'ai cédé, je me suis dit : « Si je veux continuer de faire du cinéma, après ils peuvent peut-être me saboter plus haut, ils ont des fois des "vitamines B"¹⁶ qui pourraient nuire... je laisse tomber ce truc. » J'ai quand même sorti quelques copies que j'ai louées après, que j'ai vendues à des sociétés en France. J'ai pu gagner un petit peu d'argent en France, ils n'avaient pas de contact avec la Suisse, ils n'auraient jamais réclamé.

L. G. *Alors leur film 35 mm, il était sorti ?*

Il est sorti, je l'ai vu plus tard et j'ai... il est sorti en DVD. J'ai pensé qu'en DVD, j'aurais pu gagner de l'argent. Ils n'ont pas fait d'argent, personne n'a acheté ce film parce que ceux qui n'avaient pas vu le spectacle n'ont pas eu intérêt... « un truc sur les vigneronns », là, c'est... « payer 30 francs » à l'époque, 40 francs pour le VHS même, ça n'a pas marché. Et puis j'étais content de n'avoir pas fait de frais après, de n'avoir pas sorti le film, n'est-ce pas. Non, ça c'est un petit incident qui arrivait un petit peu partout.

9. Distribution de films et rencontre avec le Pape Jean Paul II

L. G. *Vous étiez plutôt tourné vers la France que vers l'Allemagne ?*

Oui, j'avais quand même travaillé beaucoup plus en Suisse romande, j'étais le seul distributeur là-bas¹⁷ en français. Mais j'ai toujours fait beaucoup de films... je les ai sous-titrés, ceux dont je savais qu'ils feraient peut-être une affaire. Parce que (sous-titrer) chaque

¹⁶ Expression alémanique pour parler de « réseautage »

¹⁷ Dans la partie alémanique du canton de Fribourg.

film, ça coûtait trop cher : un film sous-titré, avec la traductrice, et puis faire les sous-titres, ça coûtait dans les 3'000 francs. Il faut déjà louer pour 100 francs de nouveau... combien de fois, n'est-ce pas. Et puis j'ai reçu une fois un diplôme grand comme ça – il y en a une réduction dans la dernière page du livret¹⁸ –, les Français m'ont donné... parce que j'ai fait la « propagande » en Suisse alémanique des films français. Ils m'ont même donné un truc, là [Hugo Corpataux désigne un objet sur l'étagère], comment est-ce qu'on dit ? Un oscar. Mais c'est un faux oscar, ils disent « oscar d'honneur ». Je ne l'ai jamais montré au public, ou comme ça, parce que je ne voulais pas que les Français aient encore des histoires.

L. G. *Mais ils vous l'ont donné pourquoi ? On n'a pas bien compris...*

Eh bien pour le travail que j'ai fait comme distributeur, vendeur... la promotion des films français en Suisse allemande. Des films catholiques et des films... Ah, ça, c'était des films catholiques, il y avait... J'ai même été reçu par le Pape, une fois, parce que j'étais le seul responsable pour les films catholiques en Suisse. Pour la distribution de films. (Mais) c'était une erreur ! Il y avait encore au dessus de moi un type... un curé... dominicain ou jésuite... Je lui ai dit que j'avais été reçu. Il a dit : « J'ai déjà demandé deux fois d'être reçu par le Pape ! Toujours refusé. » Et moi j'ai été reçu parce que j'étais à l'assermentation, quand ils ont les nouveaux gardes suisses, là, toujours le 6 mai. Et alors là, sur les milliers (de personnes) qui étaient là-bas, on a pu faire la demande. Je l'ai aussi faite, moi. On a été seulement trois ou quatre (à être reçus), mais chacun seul, n'est-ce pas, en privé. C'était fantastique ! Les cardinaux m'ont dit : « Monsieur Corpataux, vous n'avez pas le droit de poser des questions au Pape, seulement répondre. » Moi j'ai blagué avec lui, le cardinal n'était plus à côté de moi. [Laurence rit]

L. G. *Il vous a posé des questions, lui ?*

Il m'a posé une question, il a dit : « Il y a en ce moment le film *Je vous salue Marie...* »

L. G. *De Godard.*

...de Godard, oui. « Qu'est-ce que vous dites de ce film ? » J'ai pensé : « C'est bien cette question, moi je suis tout fou de ce film, il est formidable. » C'était l'histoire de Jésus en (version) moderne, le Joseph était pompier et puis elle, employée simple, et tout. Toute une histoire, elle était enceinte et lui ne l'avait pas touchée, n'est-ce pas. C'est un film qui rendait passionnante l'histoire de Jésus, (transposée) aujourd'hui, autrement. Quand je suis allé voir le film, au Rex... il y a un corridor avec les réclames tout le long, et puis après, derrière c'est le cinéma : il y avait des femmes avec des bougies, elles priaient, priaient, priaient, elle ne nous laissaient presque pas entrer. Moi j'ai engueulé une femme qui était au milieu, j'ai dit : « Vous ne pouvez pas faire de la place ? Je veux voir le film. » [Prenant la voix de la femme] « Non, il ne faut pas y aller parce que vous irez en enfer si vous regardez un film... » J'ai dit : « Vous l'avez vu ce film ? » Personne ne l'avait vu. « Allez à la maison, et ne dites pas quelque chose que vous ne connaissez pas du tout, c'est un film magnifique. » Ils voulaient presque me tuer quand j'ai dit ça ! Seulement pour dire que ce film-là... (Le Pape) m'a demandé : « Qu'est-ce que vous en dites ? » Et j'ai dit... je ne parlais pas comme j'ai parlé maintenant [il prend une voix plus douce], j'ai dit que je trouvais ce film très bien « parce que les jeunes aiment mieux voir une version un petit peu plus moderne ». « Oui, mais il n'est pas

¹⁸ Voir au dos du livret qui complète le coffret DVD *Le pays de Fribourg de Hugo Corpataux*.

des fois trop... » « Ce n'est jamais trop moderne pour les jeunes », j'ai dit. Et puis on s'est dit deux-trois phrases, comme ça. Je lui ai dit... alors ça c'est moi qui l'ai dit : « En tout cas, ne faites pas la faute... » Parce qu'ils demandaient que le Pape interdise ce film. « Vous avez déjà fait une mauvaise expérience avec l'index que vous avez mis sur le livre, là... » Ça donnait après des types... ça, je ne le lui ai pas dit, il le savait lui-même. J'ai seulement dit... « Alors il ne faut pas continuer encore avec le cinéma. » Et il a dit : « Oui, je sais, je sais, je ne le ferai pas. »

L. G. *Il était d'accord ?*

Oui, oui, il a dit : « Je ne le ferai pas. » Ce n'est pas moi qui l'ai convaincu, mais il voulait une certification (confirmation) de quelqu'un du cinéma suisse, n'est-ce pas, un autre son de cloche. Vous savez, avec les livres, il y a des types qui ont écrit exprès contre l'Eglise, parce que beaucoup de livres ne marchent pas, n'est-ce pas. Eh bien ils (le faisaient mettre) à l'index, ils faisaient exprès, et ils vendaient des milliers de livres après.

L. G. *Vous pouvez nous rappeler quel Pape c'était à l'époque ?*

C'était celui dont j'ai donné la photo¹⁹ aussi, Jean Paul II.

L. G. *Jean Paul II, oui.*

Oui Jean Paul II, quand il était... tip top blanc, il parlait bien le français, tip top. Ou bien l'allemand. Il savait les deux.

10. Fréquentation des festivals et Festival de Fribourg

L. G. *Est-ce que vous fréquentez les festivals pour trouver des films ?*

J'allais toujours à Paris. J'allais aussi à Milan, pas plus bas. A Milan, il y avait une grande maison qui vendait des films. Mais le plus (souvent), c'était Paris. Aussi Munich, pour l'Allemagne. A Londres, j'ai été deux fois, mais je ne pouvais pas dialoguer avec eux, je ne savais pas assez l'anglais. J'aurais mieux fait d'apprendre l'anglais que le français ! Mais non, le français c'est bien.

L. G. *Vous alliez à Cannes ?*

Je suis allé à Cannes, à Venise, je suis allé une fois partout. Une fois seulement parce que c'était des festivals de stars, et tout ça, et les photographes... quand une (star) est un petit peu « osée »... ils sont à genou... ça m'a dégouté. Mais alors, quand on a fondé le (Festival) fribourgeois, c'est un tout autre genre de festival, c'est un festival du sud, un festival du tiers-monde. On l'a nommé comme ça, au début, mais ça n'a pas marché parce que (ceux qui) recevaient un prix, quand ils allaient dans leur pays et qu'on leur disait : « C'est quoi ? C'était Cannes, Venise, Berlin ? » « Non, c'était le festival pour le tiers... » « Oh, ça, je crois que tu l'as reçu comme... » Je peux imaginer, ils n'étaient pas bien... Alors pour finir, on a changé le nom. Parce que je discutais toujours avec Monsieur Ivan Stern, qui est le fondateur, c'est lui, ce n'est pas moi.

¹⁹ Voir le livret qui complète le coffret DVD *Le pays de Fribourg de Hugo Corpataux*, p. 15

L. G. *Parce que vous avez dit : « Quand nous, on a fondé... » Vous avez fait quoi, pour le Festival de Fribourg ?*

Eh bien non... c'est parce qu'ils étaient chez moi, (à la rue de) Locarno, dans les locaux...

L. G. *Vous leur avez prêté vos locaux ?*

Parce que j'avais sept-huit bureaux (Cortux-Film). Par exemple, j'avais des tables de montage 16 mm et 35 mm que je vendais (louais) aussi à tous ces cinéastes romands, à tous.

L. G. *Qui par exemple ?*

Claude Goretta, tout le monde, tout le monde.

L. G. *Goretta ?*

Aussi oui, tout le monde. J'ai vendu un...

L. G. *Ils utilisaient votre matériel ?*

Il y en a peut-être un ou deux qui ont acheté une marque... c'était des tables de montage qui coutaient 20-30'000 francs, c'était beaucoup d'argent dans le temps, et puis à six plateaux, n'est-ce pas.

L. G. *Vous, vous aviez ce matériel avec Cortux-Film ?*

Oui, j'avais acheté ça pour montrer (monter), en même temps je les louais à des pauvres diables de cinéastes, ils étaient toujours...

L. G. *C'était qui, ces pauvres diables ?*

Non, je ne dis pas maintenant... [on rit] Celui qui a fait le film suisse, c'était... dites-moi quelques-uns de...

L. G. *C'était peut-être Yves Yersin ?*

Ja ! Lui, il était là pendant des mois, chez moi, il montait son film, oui.

L. G. *Il est venu monté ses films chez vous ? D'accord.*

Oui. Si les autres demandaient peut-être... moi je demandais 40 ou 50 francs par jour.

L. G. *Vous leur faisiez un bon prix.*

Oui, oui.

L. G. *Et donc votre infrastructure a aussi servi aux débuts du Festival de Fribourg ?*

Ils avaient leurs locaux chez moi, ils faisaient ça tous les deux ou trois ans seulement au début. Avec peu de monde. On a invité des gens d’Afrique, etc., pour les films. Il y avait toute sorte de matériel, 16 mm, 35 mm, et plus tard même ceux qui ont... oui, ça c’était déjà plus tard. Je l’ai dit au début : « Je ne peux pas faire partie (du festival) parce que j’ai (déjà) deux maisons de location, j’ai le cinéma, j’ai tout, et la politique, et tout. » La politique, je l’ai déjà dit au début, ça ne m’a rien rapporté. Plus tard, quand j’ai fait des films et que c’était la mode d’avoir des sponsors, j’ai pu aller à Fribourg chez chaque directeur de fabriques, ceux qui allaient bien – tout le monde allait bien à cette époque. 20'000, 30'000, 10'000 francs, je recevais. Aujourd’hui, vous allez, hein ! Ils vous demandent qui vous êtes, et si vous n’êtes pas connu, on ne vous reçoit pas. Après, s’ils sont d’accord éventuellement, la secrétaire qui le... *abschirmt*, comment est-ce qu’on dit ? Qui le protège, le directeur, elle dit : « C’est à quel sujet que vous voulez parler à mon directeur ? » Eh bien, je ne pouvais pas dire : « Je vais aller tauper de l’argent ! » Je dis ça vulgairement, on peut le dire autrement, plus poliment. Mais alors elle dira : « Il n’est pas là ! », et on ne peut rien faire.

L. G. *C’était plus facile de trouver de l’argent pour faire des films à l’époque ?*

Oui... moi, c’était parce que j’étais connu, (je connaissais) le frère, ou bien lui-même était aussi au PDC, et puis j’ai... Même les autres partis me respectaient, je ne me suis pas borné sur un seul parti ou comme ça.

11. L’histoire de la copie du *Juif Süss*

L. G. *A l’époque, vous connaissiez Freddy Buache ? Vous aviez affaire à lui pour la location des films, via la Cinémathèque suisse ?*

Je le connaissais déjà dans d’autres circonstances, Monsieur Buache, Freddy, était un sympathique très grand connaisseur du cinéma. Grâce à lui, on a cette cinémathèque qu’on nous envie ailleurs. La France en a encore une plus grande, mais autrement, ils ont de petites cinémathèques. Mais Buache est connu, on peut dire, mondialement dans le milieu cinématographique – peut-être pas politique mais...

L. G. *En tout cas, vous avez notamment eu affaire avec lui à propos d’un film particulier...*

J’ai eu affaire une fois avec... n’est-ce pas, lui, il ramasse des films pour les sauvegarder. Ils ont des problèmes maintenant avec le matériel et tout, ça coûte cher pour rénover, les films couleurs commencent à... alors ils doivent tout mettre en digital, n’est-ce pas. Ça coûte, et puis la Confédération paie maintenant, je crois. Mais je le voyais aussi toujours au Festival... si j’ai dit tout à l’heure que j’étais allé une fois à Venise, une fois à Cannes, etc., j’allais chaque année avec ma femme à Locarno. Je connaissais tout le monde, là, et tout, j’étais toujours accrédité là-bas. Si je reviens maintenant alors à Freddy Buache – je n’aime pas tellement raconter ça, mais maintenant c’est déjà (une vieille histoire). J’étais en contact avec un Monsieur Hugo Fabbri²⁰ – un prénom comme moi, déjà très sympa parce qu’on s’appelait la même chose –, un artiste fini, il ne (s’occupait) pas de politique, la guerre, ça ne l’intéressait pas, et sa femme avait un cinéma à Pontarlier – c’est tout près de la frontière suisse, n’est-ce pas. Lui, il était artiste il faisait... il voulait toujours qu’un de mes

²⁰ Orthographe incertaine

enfants, celle qui était bien (belle), là [Hugo Corpataux désigne une photo de sa fille, hors-champ]... mais « elle n'avait pas encore l'âge », « elle était trop jeune », il avait toujours une excuse. Je pense que c'était plutôt une excuse parce que ça donnait du travail : il faisait un moule avec le... (visage), après il faisait un bronze, n'est-ce pas, une jolie... C'est dommage que j'aie... je ne savais pas qu'elle allait mourir, je l'aurais mis « en honneur », là, comme la Madone ! Alors il avait aussi le cinéma... naturellement sa femme était au cinéma et lui, il marchandait toujours des copies, des films, des fois...

L. G. *C'était un exploitant de salles ?*

Non ! C'était un artiste : on ne sait pas ce qu'il fait, il fait tout et rien. Et souvent il était chez moi, il était un petit peu fauché, je pouvais l'aider. Et après j'ai...

L. G. *C'était à quelle époque ? Pendant la guerre ? Un petit peu après ?*

Vers la fin de la guerre et au début de l'après-guerre. Un petit peu après-guerre. Mais ce que je vous raconte maintenant, c'était encore pendant la guerre. Je faisais encore du cinéma ambulancier et j'ai... Tout d'un coup, il me téléphone : « Hugo, j'ai un carton plein de films allemands. » Les Allemands, quand ils étaient obligés de se tailler en 1945, ou bien oui, 1944, ils ont... Hugo Fabbri était « bien » avec les SS, les officiers de Pontarlier, tout le monde voulait des trucs, ils lui ont peut-être donné quelque chose, je pense. Les gens de Pontarlier ont vu qu'il était toujours avec eux, même au bistrot. Il les prenait comme des amis, n'est-ce pas. Ils étaient gentils avec lui. Ils n'avaient pas besoin de le tuer, ou comme ça. Ils ont des fois tué une dizaine (de personnes) parce qu'une bombe avait été lancée dans un machin où deux-trois Allemands étaient morts, alors pour riposter... Mais autrement, ils ne faisaient rien, c'était très bien. C'est après la guerre que ça a été la catastrophe, quand les Allemands ont été loin, alors il y avait la... Il y a eu un livre – je l'ai eu une fois –, c'est terrible ce que les Français... vis-à-vis des femmes, toutes ces femmes qui couchaient avec ces officiers, elles ne pensaient pas tellement politique, n'est-ce pas, comme une autre pute, ou comme ça. Ils leurs donnaient du chocolat et des bas en nylon, ça c'était la mode pour attirer les femmes. Et lui... Il a aussi, après, été (jugé) devant le tribunal de guerre en France parce qu'il était avec eux. Il risquait la...

L. G. *Ce monsieur Hugo Fabbri ?*

Hugo Fabbri, oui. Je dévie de cette caisse que j'ai reçue de lui. Il a été devant le tribunal, il a été tellement convainquant que... il ne connaissait pas, « Hitler, c'est quoi ? », c'est tout juste s'il disait qu'il ne le connaissait même pas. Et puis voilà il a pu... Il aurait quand même reçu une punition (condamnation), mais il a pu (filer) grâce à sa femme : tout d'un coup, tac, avec la camionnette, caché dedans, il a pu filer. Alors il a pu rester en Suisse. Et donc il m'avait dit : « J'ai pu avoir cette caisse très bon marché. » Je crois qu'il parlait de 500 francs. Il y avait peut-être 30 films, là-dedans, des bobines. Il m'a montré, (sur le dessus) il y avait des petits films. Et une fois j'ai tout regardé et j'ai vu qu'il y avait deux, même trois films de fiction d'une heure et demie. C'est des bobines de 600 mètres, 16 mm. Deux bobines, on fait l'entracte entre les deux.

L. G. *Mais pourquoi les Allemands lui avaient vendu ce matériel, vous savez ?*

C'était du matériel de propagande. Ils ont tout fait, ils ont même fait transférer leurs appareils Siemens 8 mm en 16 mm. Non, après quand... ça c'est eux, à la maison. Et puis en

France ils avaient les... comment ça s'appelait déjà ? Pathé ! Les Pathé, aussi 8 mm. Ils les ont fait transformer. Ils ont été occupés pendant quatre ans, les Français ! Ils ont appris à nettoyer les villages, et tout. Beaucoup disent que ça a fait beaucoup de bien, à part (le fait qu'il y ait eu des) morts de la guerre. Encore aujourd'hui, ils ont cette propreté, et tout... il fallait bien qu'ils fassent quelque chose (qu'ils s'occupent). Donc après, lui, il l'a échappé belle et il a reçu cette caisse par un officier qui voulait encore gagner quelque chose. C'était tous des films parlés en français.

L. G. *Des copies françaises, oui.*

Ils ne donnaient pas de sous-titres, ou comme ça, les gens... Vous savez, on était le seul pays, en Suisse, à avoir des films sous-titrés dans le temps – maintenant avec la télé, ça disparaît aussi parce qu'on traduit les films, n'est-ce pas. Un jour, j'enclenche la télévision ou bien la radio et ils disent que Monsieur Veit Harlan – c'est le réalisateur d'un film de propagande, Veit Harlan, un très bon cinéaste – a brûlé la dernière copie du film *Juif Süss* – il s'appelle Süss, le Juif : l'histoire du Juif Süss. Alors je me dis : « Mais j'ai vu ce film, ce titre quelque... » Je me dis : « Ah ! Dans la caisse de Fabbri ! » J'enlève tous les petits films... Les petits films, c'était tous des films de la *Hitlerjugend*, les Jeunesses hitlériennes. Vous savez, « propagande », dans ce sens, non, c'était des jeunes gens bien habillés, ils étaient partout... tout le monde ne pouvait pas (en faire partie), quelqu'un qui se conduisait bien, c'était une... comment est-ce qu'on dit ? Quand ils étaient très bons en classe, ou comme ça, ils pouvaient y entrer. Au début. Plus tard, il y en avait plus. Eh bien, ils étaient (par exemple) à la gare, pour aider à porter les coffres (valises), ou bien dans les magasins, quand il y avait des bouteilles lourdes ou comme ça, (aider) une vieille dame, ils allaient jusque devant la porte de sa maison.

L. G. *C'est ce qu'on voyait dans ces films nazis ?*

Ils montraient comme ils étaient aimables, c'était la *Hitlerjugend*. Avec ça, ils (montraient) que Hitler était aussi un bon type avec... Ça, c'était la propagande de Goebbels, le ministre de propagande allemand. J'ai vécu ce temps-là, moi, j'ai fait 300 jours de service militaire actif, ça veut dire pendant la guerre. Et puis... mais là, je ne vais pas dévier, autrement je raconte encore les histoires que j'ai vécues là-dedans. Donc il y avait ce film chez moi, et ils avaient brûlé la dernière copie. Je me suis dit : « Mais c'est magnifique ! J'ai quelque chose de rare ! » Seulement ça, c'était en Allemagne. (Les films que j'avais) étaient (en) français. Et puis...

L. G. *C'était quand ça, après la fin de la guerre ?*

Après la fin de la guerre, oui. Il (les) avait encore longtemps cachés chez sa femme, et c'était peut-être en 1948, 1947.

L. G. *Mais alors quand il vous avait donné cette caisse de films, il avait peur qu'on trouve ça chez lui, vous pensez ?*

Non, il voulait gagner de l'argent ! Il l'avait payée 500 francs, moi je lui (en) ai payé peut-être 1'000.

L. G. *Ah, d'accord, oui.*

Oui, il voyait l'affaire, il ne voyait pas la... Même après qu'il soit allé au tribunal, il trouvait ça... « J'ai rien fait, ils ne me condamnent pas. » Il y a beaucoup (de personnes) qui ont été tuées pour rien du tout. Des types qui ont voulu aller avec une fille, et la fille a refusé, je ne sais pas : « C'est bon, tu étais avec les SS ? » Et puis après : « Oui... », etc., ils étaient peut-être un petit peu malhonnêtes, ils trouvaient deux-trois copains qui disaient qu'elle était tout le temps allée avec des SS, et ils lui coupaient la tête ! Ils les tuaient, ces filles ! Quelques mois après la guerre, après le départ de l'Allemagne, c'était la catastrophe, il n'y avait plus d'infrastructures, de juges, rien. C'est affreux ce qui s'est passé. Pas seulement en France, c'est partout un petit peu comme ça. Les gens deviennent sauvages quand ils n'aiment pas une... Même dans le temps, quand on brûlait les sorcières pendant un siècle. Il suffisait qu'une fille n'ait pas voulu coucher, on trouvait un copain, deux témoins et elle était brûlée. Non mais ça, c'est un autre temps, c'est fou ! Bon ça n'a rien à faire avec ça.

12. Que faire de la copie du *Juif Süss* ?

Et après, j'ai blagué bêtement une fois au *Schtamm* (bistrot) avec des étudiants à Fribourg, une ville universitaire... – il y a tout le temps eu (venant) des cantons catholiques, du Tessin, de Saint-Gall, de la Suisse primitive, et tout, ils sont toujours venus étudier à Fribourg et Soleure. Et là, (au bistrot) on connaissait beaucoup de ces types – ou dans un tearoom. Et (il y avait) quelqu'un que je connaissais déjà depuis longtemps, c'était... les gens le prenaient pour un professeur, il n'était pas professeur, un petit peu malin, celui-là. Il disait : « On ne peut vivre qu'à Fribourg ! A Zurich, on vous met tout de suite au clou si vous ne pouvez pas dire où vous travaillez. » A Fribourg, on croit que c'est un étudiant, ou si c'est une personne âgée, c'est un professeur. « Personne ne nous empêche... on peut faire des conneries, là », qu'il disait, « c'est le paradis. » Alors lui, il a aussi appris que j'avais un film qui était la dernière copie... Il connaissait mieux que moi l'histoire de Goebbels et tout. Son frère était... la mère était rédactrice à la *Neue Zürcher Zeitung*, une famille intelligente, sérieuse ; il y a un cloître tout près, à Grangeneuve, comment ça s'appelle ? Le nom m'échappe, mais ça ne fait rien. Et dedans, le *prior*, le chef, c'était son frère, mais celui-là, il a fait des conneries, que des conneries, des choses qui ne sont pas permises. Mais il l'a toujours échappé belle, il disait : « Je ne fais pas de travail de prison. » Il n'a jamais été en prison, il a toujours pu s'en sortir. Il ramassait des annonces pour faire un livre sur le bâtiment, et alors il disait : « La page coûte 200 francs », alors tout le monde lui payait 200 francs (mais) le livre n'est jamais sorti. Qui est-ce qui veut faire un procès pour 200 francs ? Il le savait bien, ce n'est pas une assez grande somme. Il n'avait pas un radis, si on le tournait pour... Eh bien lui s'est tout de suite dit : « Je peux faire une affaire ! » Il est allé « chez les Arabes », à Berne, dans les ambassades arabes, je ne sais encore pas aujourd'hui quel pays arabe.

L. G. *C'était qui ce monsieur, vous vous souvenez de son nom ? Vous voulez dire son nom ?*

Ah, je ne veux pas dire son nom, non.

L. G. *D'accord.*

Il est déjà mort depuis longtemps, mais le frère vit encore alors je ne veux pas... Ah oui mais j'ai déjà... enfin bon. Alors... Non, je crois qu'il est aussi mort, celui-là. Et alors...

L. G. *Comment il savait que vous aviez ce film ?*

Qui ?

L. G. *Ce monsieur.*

Eh bien il était aussi avec les jeunes, comme moi. J'étais un petit peu plus âgé, lui aussi. Il était souvent avec moi parce que je lui payais des fois un café, il était fauché, ou comme ça. Tout d'un coup il faisait comme ça, il avait une idée...

L. G. *Vous lui aviez dit que vous aviez ce film ?*

Non, (c'était au) *Schtamm* (bistrot), j'ai dit ça aux étudiants. Il était aussi présent et il a entendu. Il n'a rien dit et après il est allé là-bas, il a pensé qu'il pouvait faire une affaire : « Ce film vaut de l'argent, c'est de la propagande contre les Juifs ! »

L. G. *D'accord.*

Alors tout à coup, j'ai eu une fois deux... je ne savais pas cette histoire, qu'il était allé quelque part, j'ai (compris) seulement après que ça ne pouvait être que lui, et il a avoué pour finir. Il voulait même que je (lui) paie aussi quelque chose si je vendais... Alors il y a deux (personnes) d'un pays... j'ai tout de suite vu, deux Arabes, ils m'ont dit : « Vous avez le film *Juif Süss* ? » Et j'ai dit : « J'avais. » Tout de suite, j'ai déjà « diminué » (l'affaire). Il était chez moi, tout près d'eux qui parlaient, là ! J'ai dit : « J'avais, mais je ne l'ai plus. » « Mais vous savez où il est ? » « Oui, oui naturellement je l'ai... » « Vous l'avez vendu ? » J'ai dit : « Non, je l'ai donné à quelqu'un. » Ce n'était pas vrai. J'ai eu peur quand j'ai vu ça, je connais quand même l'histoire de juifs, et tout. Et puis ils ont dit qu'ils seraient d'accord de payer une assez grande somme pour acheter ce film. Mais moi je ne pouvais quand même rien faire parce que le film était interdit dans tous les pays. Et puis j'ai dit : « Je peux l'amener peut-être une autre fois, mais maintenant je n'ai rien. Je vais voir une fois s'il l'a encore ou bien s'il l'a peut-être aussi brûlé, parce que j'ai entendu... » « Je sais, on ne trouve plus de copies, on paie cher pour avoir une copie. » J'ai dit : « (Cette copie) n'est pas parlée en allemand mais en français. » « C'est encore mieux », qu'il a dit, « c'est bien. » Alors j'ai dit : « Peut-être que dans un mois, pas avant. Je ne le vois pas avant. » Je pouvais étudier la chose, et tout. D'une part j'étais dans une période où le commerce ne marchait pas encore, et tout, et j'avais déjà trois enfants, c'était... Oui, c'était déjà après les années 1940, c'est arrivé au début des (années) 1950. 1952, 1950, oui.

L. G. *Années 1950, d'accord.*

Alors je me suis dit : « Qu'est ce que je fais ? » Et puis j'ai eu peur parce qu'à ce moment-là, les Juifs avaient trouvé un type, Eichmann, un SS aussi, en Amérique du Sud. Ils ont pu le chopper, et tout. Je me suis dit : « S'ils savent que c'est moi²¹ – ils sont encore capables de dire de qui ils l'ont –, quelqu'un (pourrait) aller un petit peu trop vite sur le boulevard Pérolles, et Hugo sera aplati ! » Même avec cet argent qu'ils voulaient me donner, quelques 100'000 francs – je ne dirai pas la somme.

L. G. *Donc vous avez réfléchi à cette proposition de vendre le film, au fond ? De vendre*

²¹ « S'ils savent que c'est moi qui ai vendu ce film aux Arabes... »

ce film à ces personnes qui souhaitaient l'acheter ?

J'ai aussi envisagé... Des fois, des nuits, je ne pouvais pas dormir, je me disais : « Est-ce que je le vends ? » Et puis après... Mais après, d'une part c'était... Je ne sais pas ce qui a été le plus fort, l'éducation que j'ai reçue à la maison de ne pas faire des choses malhonnêtes et tout, ou bien la crainte d'être écrasé [Hugo Corpataux rit] sur le boulevard Péroles par une voiture ou je ne sais quoi, mais tout d'un coup, j'ai dit non. Je me rappelle toujours que mon père n'était pas très heureux quand j'ai choisi ce métier dans le cinéma. Lui, il a aussi entendu tout... mais je dois dire que même aujourd'hui, des vieilles personnes souvent disent : « Ah, tu es dans le cinéma ! Tu as des films pornos ? » Toujours cette phrase, ah, ça me fâche. N'est-ce pas, ils ne voient que ça dans le cinéma, rien d'autre. Bon, les jeunes ne parlent plus comme ça. Mais donc là déjà (mon père) m'avait dit : « Je ne te pardonnerai jamais si tu fais de l'argent avec des films malsains, des films nudistes, ou comme ça. » Il n'y avait pas encore... il n'a pas parlé de sexe, ni de porno, ça n'existait pas ces mots. Sexe oui, mais pas porno. Alors : « Je te pardonnerais seulement si tu as des petits enfants et que tu n'as plus d'argent pour les nourrir. » C'est drôle qu'il ait encore (dit) ce truc, qu'au lieu de les laisser mourir, ou je ne sais pas, il ait pensé que ce serait mieux de faire quelque chose de malhonnête. « Là, je t'excuserais, mais autrement pas. » Et là j'ai aussi beaucoup pensé à ces mots. Je me suis dit : « Non, je vais essayer de gagner (ma vie) honnêtement, parce que faire de la propagande contre les Juifs, voilà... »

13. Le film *Juif Süß* et la propagande nazie pendant la guerre

Surtout que ce film, je peux vous dire, je l'ai une fois montré à un club – je ne dis pas le nom. Je les avais avertis : « Vous voulez voir une fois quelque chose de spécial ? » « Oui ! » Ils ont tout de suite pensé à des films un petit peu osés. Mais ce n'était pas ça, j'ai dit : « Un film de propagande qui n'existe plus aujourd'hui, c'est fini, ils ont brûlé la dernière copie en telle année. » « Ah oui, ça on aimerait (bien voir). » J'ai dit : « Mais il ne faut pas me reprocher, après... ce n'est pas moi qui ai fait le film. Je vous fais un privilège, vous êtes une trentaine, voilà. » Eh bien il y a eu quand même, après, trois ou quatre (personnes) qui m'ont fait des fois des réflexions : « Hugo, tu n'aurais pas dû montrer ça. » J'ai dit : « Pourquoi ? » « Tu sais, c'est malsain, maintenant j'ai un petit peu une haine contre les Juifs. » Le film était tellement raffiné... (L'histoire se passait) au siècle... je ne peux plus dire lequel : il y avait une fois un Juif (auprès du) roi de France... ils (employaient) les Juifs, c'était des financiers très forts, ils savaient y faire avec l'argent. On a défendu aux Juifs, presque dans le monde entier, d'apprendre un métier. Alors il ne restait plus rien que de marchander avec l'argent, ce sont eux qui ont « loué de l'argent », comment est-ce qu'on dit ? Donner de l'argent pour 6, 7, 10, 12%, même plus si les gens avaient besoin. Et avec ça, ils gagnaient du fric. Eh bien ce type était bien, un beau garçon – naturellement ils n'ont pas pris un... Et puis il avait une fois violé une Chrétienne – ils ne disaient pas « catholique », ni « protestante », ça faisait mieux une Chrétienne, comme ça ils prenaient tout le monde dans le sac. Violé une Chrétienne ! On ne voit pas le viol, on ne voit pas même... ce n'est pas un film où on voit des choses, n'est-ce pas. Mais quand même, c'était... on voyait la fille et tout, on voyait le type déjà un petit peu antipathique, comme ça, et il... Pour finir, ils le pendent dans un caisson, et puis ils le tirent en haut d'un arbre avec une corde, et on le voyait, et après on tirait la petite ficelle pour la... il était encore sur le truc avec les pieds nus, après on tire un truc... et il est pendu dans ce caisson, tout le monde voyait, tout le monde acclamait, et tout... Dans les cinémas, tout le monde acclamait après, tellement ils avaient une haine du type, toutes les scènes avec ce type étaient dégoûtantes, tout. Et tout le monde disait : « C'est la seule chose (à faire), le pendre ! »

Ça, c'était dans les années 1930, (les Nazis) ont tout préparé, et quand ils ont commencé à arrêter des Juifs à gauche à droite, même des voisins, les autres Allemands, même si c'était des amis, ils ne se sont pas défendus pour... ils ont dit : « Oui, mais c'est quand même des salauds, ici on a cette... » Comment est-ce qu'on dit ? « Ce chômage... » Ils avaient un chômage de 30%, et on ne trouvait pas de travail. (Hitler) a commencé à faire des autoroutes, mais pas pour plaire aux Allemands pour qu'ils aient des autoroutes, c'était pour préparer la guerre. Parce qu'il avait des avions très efficaces, et même avec le V1 et V2, ils ont bombardé Londres longtemps, sans qu'il n'y ait quelqu'un dedans. Ils (les alliés) ne pouvaient pas aller bombarder les places d'aviation : c'est vite fait les places d'aviation, il y en a 10-12, en deux-trois nuits, tout est cassé et les avions ne peuvent plus les employer. Mais là, ils avaient toujours l'autoroute, et tous les passages n'avaient pas comme chez nous le corridor en haut, c'était toujours en dessous. Maintenant ils ont tout changé, je crois, ce n'est pas en dessous... Mais seulement pour dire que c'était prêt partout pour atterrir, n'est-ce pas. La guerre était déjà préparée, et quand ils ont commencé avec le nazisme, les gens étaient d'accord, puis quand ils le voyaient, ils faisaient comme ça [Hugo Corpataux fait le salut nazi]. Vous savez, même les Autrichiens, quand (les Allemand) sont entrés (en Autriche), il n'y a pas un coup qui est parti, ils ont aussi fait comme ça [le salut nazi]. Le *Führer*, c'était « notre chef ». Je peux vous dire, en Suisse allemande, il y avait une... à l'époque, j'ai même vu mon père qui était très sérieux et tout, on n'osait pas faire de bruit quand Hitler parlait, c'était un dieu. On ne savait rien de ce qui se passait, n'est-ce pas. Rien. Moi, pendant la guerre, j'étais au service, on ne savait rien ! Mais je crois qu'on va parler de cinéma et pas de...

14. La copie du *Juif Süss* transmise à la Cinémathèque

L. G. *Alors quelle décision est-ce que vous avez prise avec cette copie ?*

Alors après, pour finir cette affaire – c'est vous qui m'avez posé la question, là, avec le film –, j'ai décidé... c'est un copain à moi qui m'a donné l'idée : « Donne-le à Freddy Buache ! » Freddy Buache m'a dit : « Mais, tu as... vous avez ce film ? » On ne se tutoyait pas encore à ce moment-là. J'ai dit oui, et puis je lui ai raconté un petit peu l'histoire, comme vous (la lui) avez raconté l'autre jour. Et il m'a encore donné de l'argent, je ne me rappelle plus, 2'000 francs, je ne sais pas.

L. G. *Lui, il m'a dit que ça l'intéressait beaucoup d'avoir ce film.*

Oui, naturellement. Je lui ai demandé, la dernière fois encore, avant que je perde ma femme, il y a trois ans, je suis allé à Locarno pour la dernière fois, je demandais à chaque fois : « Et puis, toujours pas ? » C'est encore trop tôt, j'ai essayé, c'est encore trop tôt, (on) n'est pas prêt. Ce film est tellement bien fait, quand ils l'ont... ils lui ont dit, à Veit Harlan, le grand réalisateur qui a fait de magnifiques films : « Vous n'étiez pas obligé de le faire si bien, étudié pour que ces méchancetés sortent contre les Juifs, c'est... ils sont fautifs de tout le mal qui existe au monde. » C'est ça qu'on pouvait dire, alors (les gens) étaient d'accord qu'on commence la guerre et qu'on brûle... ces camps de concentration, et tout.

L. G. *Vous l'avez juste dit en passant, c'est au moment du procès Eichmann (1961) que vous avez donné ce film à la Cinémathèque ?*

C'était par là autour parce que je me suis dit : « Je n'aimerais pas... »

L. G. *Ça vous a fait peur de...*

Voilà, j'ai eu peur de ça. Et puis pour finir, ça a aussi gagné mon moral, je me suis dit dit... ça allait de nouveau très bien pendant un moment et je me suis dit : « Non, non, je ne veux pas faire cet argent. » J'aurais pu demander 2-3 millions, ils auraient payé, je crois... ça vaut plus aujourd'hui... « N'importe quel prix, l'argent ne joue pas de rôle ! », qu'il m'a dit. Parce que la deuxième fois, quand ils sont venus, j'ai dit : « Je n'ai pas trouvé le type », et tout. « Eh bien cherchez-le ! » Et là, ils m'ont de nouveau (proposé) une somme plus grande. Après ils ne sont plus venus, je ne sais pas pourquoi.

L. G. *Donc vous avez pris la décision de donner le film ?*

Je l'avais déjà donné à ce moment-là, la deuxième fois, il était déjà chez...

L. G. *A la Cinémathèque ?*

A la Cinémathèque oui. (Freddy Buache) a cette seule copie. Il a dit qu'aucune cinémathèque n'a ce film sauf lui. Une chose (que j'aimerais ajouter) : j'ai encore voulu être malin, je me suis dit : « Je fais une copie pour moi (avant de donner le film) », et je suis allé chez Schwarz-Film, c'était un copain qui était le chef de... Tous les cinéastes suisses allaient chez lui pour « couper » les films, et tout. « J'ai un film un petit peu spécial... tu fais aussi ? » « Du porno ? » J'ai dit : « Non, non, pas du porno. » « Oui alors, je (te) fais une copie. [Il marque un temps] Pourvu que ce ne soit pas le *Juif Süss* », qu'il me dit. J'ai fait semblant de rien, j'ai dit : « Je vais encore réfléchir ». Je n'ai pas dit que c'était ça, parce que... j'ai eu peur de le raconter encore à quelqu'un, les autorités suisses seraient encore (tombées) sur moi, ou je ne sais pas quoi. Après, j'ai donné ce film, quelques jours après ce « non » de faire une copie. J'ai alors demandé à Freddy Buache – je ne sais pas s'il vous a raconté ça – d'avoir le droit de demander (le film) pour moi. Je le lui ai demandé une fois seulement ; quand j'ai eu des reproches après, j'ai dit non, je ne vais plus...

L. G. *Vous aviez le droit de louer le film pour le montrer ? D'accord.*

Oui, pour moi, je peux le louer oui. Si vous voulez le voir une fois, on pourrait faire une séance, mais il ne faut pas me reprocher, après, que je fais de la propagande « sémitique », comment est-ce qu'on dit en français ?

L. G. *Antisémitisme.*

Antisémitisme, oui.

15. Avenir du cinéma

L. G. *Alors Hugo Corpataux, on arrive au terme de cet entretien. On a évoqué beaucoup de choses dans tous les métiers que vous avez exercés. Qu'est-ce qui vous a occupé le plus dans toute votre carrière ? Plutôt la production, plutôt...*

J'étais un passionné de cinéma, je le suis encore aujourd'hui, je dois... Dans le temps, j'étais obligé de donner des conférences, des choses comme ça, sur ma vie, et tout. Eh bien on me demande toujours qu'est-ce qui, dans le cinéma... Il y a déjà environ sept ans, j'ai eu une

conférence où ils m'ont dit : « Mais vous qui êtes un petit peu un visionnaire, qu'est-ce qui va venir ? C'est la fin de la technique cinématographique ? » J'ai dit : « Non, maintenant, c'est la 3D qui va venir. » J'avais déjà vu, il y a 20 ans en arrière, à Hollywood – c'est un quartier de Los Angeles –, j'ai vu à la Metro Goldwyn Mayer, dans une salle, un « personnage » (un hologramme) que vous pouviez traverser ; (il était) noir et blanc et ne bougeait pas. Alors j'ai dit : « Mais ça pourrait faire du cinéma. » « Non, ça demande beaucoup trop de mémoire, c'est impossible c'est... changer cette image 24 fois par seconde, avec tous les détails et tout, c'est presque pas possible. » Mais maintenant c'est possible, et pas seulement en noir et blanc, même en couleur, et tout. Ça coûte encore trop cher, mais je pense que dans 5-10 ans, ça viendra, les hologrammes. Bientôt va venir le cinéma sans lunettes 3D.

L. G. *3D, sans lunettes.*

Ils ont déjà des petits trucs, là, j'ai une caméra... on « voit » déjà dans la caméra 3D sans lunettes, n'est-ce pas, mais il faut encore les lunettes pour l'écran. Ils n'ont pas encore, c'est trop cher et... ça viendra quand même dans deux-trois ans. Bientôt déjà, votre ordinateur aura le truc je pense. Le... comment est-ce qu'on dit ? Pas l'iPhone... L'iPad 3 sera déjà en trois dimensions. Il y a une autre marque, je ne me rappelle plus laquelle, où ils ont déjà la 3D. Et après, le sommet, ce sera l'hologramme/cinéma : il n'y a plus d'appareil, plus rien. Il n'y a plus d'appareil... plus d'écran ! Pardon, plus d'écran, c'est dans la pièce, vous pouvez faire ça dans un grand théâtre ou bien à la maison, vous le faites plus petit, c'est comme un zoom, on peut régler. Mais alors attention, ce n'est pas... il faut (avoir) aux quatre coins un appareil qui projette. Ce n'est pas de la lumière, c'est un infrarouge, ou un truc qu'on ne voit pas. Vous pouvez le « traverser », vous pouvez voir et... ça peut avoir... comme on dit, on pourrait voir un striptease ? Je dis : « Oui, mais on ne peut pas encore toucher ! » Ça, ça ne viendra jamais, je ne crois pas. Mais alors vous avez un spectacle chez vous, dans votre pièce, il se promène chez vous, autour de vous. Et ça, c'est sensationnel !

L. G. *Pour finir, dites-nous ce qu'est devenu Cortux-Film.*

Ça n'existe plus.

L. G. *Ça n'existe plus ?*

Non, parce que... j'ai fait une faute, j'aurais du vendre Cortux-Film parce qu'avec les intérêts, pour finir j'étais obligé de payer le matériel, et tout, le bénéfice... j'ai payé des dizaines de milliers de... Si j'avais vendu, j'aurais reçu quelque chose et puis... Mais je n'ai pas pu le vendre parce que je savais que ça irait en descendant. Je me suis dit, moralement, de vendre... Il y avait des copains qui voulaient acheter. Il y a un de mes fils qui s'y intéressait, j'ai dit : « J'ai déjà eu des soucis au début jusqu'à ce que ça marche, et maintenant c'est stable, c'est un signe que bientôt, ça va redescendre. » Et ça a été le cas. J'avais 20 ans « dorés », je savais qu'un jour ça marcherait, c'est pour ça que j'ai commencé avec une feuille A4, et (que je suis arrivé) à un catalogue de trois centimètres, ou quatre même.

L. G. *Merci beaucoup, Hugo Corpataux.*

Merci pour les questions. C'est dommage qu'on n'ait pas la chance de voir la femme qui m'a posé ces questions, une charmante belle femme. Je ne dis pas son nom maintenant... autrement vous allez encore recevoir des lettres [on rit]. Voilà !